

L'ECOLE
DES MÈRES.
COMÉDIE
DE M. NIVELLE
DE LA CHAUSSÉE,
EN CINQ ACTES
EN VERS.



Vienne en Autriche,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale,

M D C C L I I,



ACTEURS.

M. ARGANT.

Mme. ARGANT.

LE MARQUIS, fils de M. & de Mme. Argant.

MARIANNE, fille de M. & de Mme. Argant.

M. DOLIGNI, pere.

M. DOLIGNI fils.

ROSETTE, Suivante de Mme. Argant.

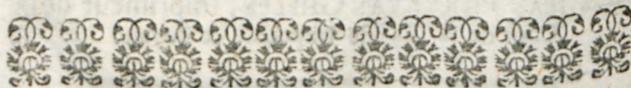
LA FLEUR, Valet de Chambre du Marquis.

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

UN COUREUR.

PLUSIEURS LAQUAIS.

*La Scene est à Paris, dans la Maison de M.
& Mme. Argant.*





L'ÉCOLE
DES MÈRES,
COMÉDIE EN VERS,
Et en cinq Actes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DOLIGNI père, M. DOLIGNI fils.

DOLIGNI fils.

M

ON Père, en vérité, j'ai peine à vous
comprendre.

DOLIGNI père.

Pourquoi?

A 2

DO-



D O L I G N I *fils.*

Madame Argant tient sa fille en Convent ;
Et son dessein n'est pas de se donner un Gendre.

D O L I G N I *pere.*

Projets de femme ! Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder sa fille ;
Il va la ramener au sein de sa famille :
Tiens ton cœur & ta maintout prêts à se donner.

D O L I G N I *fils.*

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre...

D O L I G N I *pere.*

Doligni, laissons-là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons en pareille recontre
Chacun de pere en fils employés comme toi.
Va, j'ai passé par-là, tu feras comme moi.

D O L I G N I *fils.*

Et si j'aimois ailleurs ?

D O L I G N I *pere.*

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce pas, devenir infidelle.

D O L I G N I *fils.*

Cen'est donc pas pour moi que vous me mariez ?

DO-

DOLIGNI *pere.*

Pour qui donc ?

DOLIGNI *fls.*

Je le croirois presque :

J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI *pere.*

L'amour dans un jeune homme est toujours ro-
manesque.

J'aurois été moi-même assez extravagant

Pour épouser aussi ma première amourette,

Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrette.

DOLIGNI *fls.*

Mais je ne connois point Mademoiselle Argant.

DOLIGNI *pere.*

Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI *fls.*

Hé, quand elle en auroit quarante !

DOLIGNI *pere.*

Ce seroit encor mieux.

DOLIGNI *fls.*

N'avez-vous pas du bien ?

DOLIGNI *pere.*

Il le faut augmenter ; sinon il vient à rien.

DOLIGNI *filz.*

J'ignore comme elle est d'esprit & de figure.

DOLIGNI *pere.*

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure
 Qu'une femme à la longue en a toujours assez.
 Elle est jeune, au surplus; & tout ce que j'en sçais
 C'est qu'à quinze ou seize ans on est du moins jolie.

DOLIGNI *filz.*

Qui sçait si le rapport d'humeurs....

DOLIGNI *pere.*

Autre folie!

En tout cas, tu feras comme les autres font.
 Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage?
 A quoi sert l'examen avant le mariage?
 A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connoît à fond,
 Las de se composer avec un soin extrême
 Le naturel caché prend alors le dessus;

Le masque tombe de lui-même,
 Et malheureusement on ne le reprend plus:
 Mais enfin le bien reste; & cet ami fidele,
 Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle,
 Entre époux qui pourroient se brouiller sans re-

tour,
 sert de médiateur au défaut de l'amour.

DOLIGNI *filz.*

Il cessera d'être inflexible.

SCE.

SCENE II.

ROSETTE, DOLIGNI pere, DO-
LIGNI fils.

DOLIGNI pere.

C'Est Rosette!

ROSETTE.

Monsieur, ma Maitresse est visible.

DOLIGNI pere.

Bon. Et Monsieur Argant n'arrive donc jamais?
L'œil du Maître est pourtant chez lui fort neces-
faire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI pere.

Voilà bien des délais!

ROSETTE.

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'est jamais si pressé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en soit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI pere.

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.
C'est le meilleur ami que j'aye eu de ma vie.

Mais allons voir sa femme, & lui faire ma cour.
Doligni, tout est dit. Adieu, jusqu'au retour.

S C E N E III.

DOLIGNI *fil.*, ROSETTE.DOLIGNI *fil.*

A part.
IL m'aime, je le sçais; c'est sur quoi je me fonde.
ROSETTE.

Qu'est-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde?
de?

DOLIGNI *fil.*

C'est que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un pere & d'un fils sont toujours orageux.

DOLIGNI *fil.*

J'aime; & mon pere veut que j'en épouse une autre.

ROSETTE.

Il a tort: & son goût devrait suivre le vôtre.

DOLIGNI *fil.*

Ce n'est pas ce qui doit m'embarrasser le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment sont-ils reçus?
Marianne ayant mis en toi sa confiance...

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela?
DO-

DOLIGNI *fils.*

Si j'ai plû, tu le sçais.

ROSETTE.

Mauvaise conséquence!

Nous ne vous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc!

DOLIGNI *fils.*

Eh que diantre avez-vous à vous dire,
Si l'amour & les cœurs soumis à votre empire
De tous vos entretiens ne sont pas le sujet?

ROSETTE.

Oh! ce n'est pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI *fils.*

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en est l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gaces, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des sujets qui ne tariffent point.
Quand on est en gayeté, quelquefois on y joint
Des historiettes de fille,

Des contes de Couvent. Enfin, que sçais-je, moi;
On parle, on cause, on jase, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien souvent sans trop sçavoir pourquoi.

DOLIGNI *fils.*

Non, jamais on n'a vû de fille si discrète.

ROSETTE.

Je fers d'exception.

DOLIGNI *fils.*

Sois un peu moins secrette.
Le Marquis, par hazard, n'est-il point mon Rival?

ROSETTE.

Qui, lui?

DOLIGNI *fils.*

Sa Cousine est si belle! . . .
Il fait profession d'être un galant banal.
Il peut s'être avisé d'employer auprès d'elle
Ses talens séducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI *fils.*

Ses succès ont cent fois couronné son adresse,
Il ne possède que trop bien
L'art de rendre sensible à sa fausse tendresse:
Et tant de cœurs conquis bien ou mal-à-propos,
Troublent le peu d'espoir qui pouvoit me séduire.

ROSETTE.

Comment, vous érigez ce Marquis en Héros?

DOLIGNI *fils.*

Comment puis-je en effet balancer, ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux?

Mon

Mon malheureux amour m'éclaire.
 Il ne faut que chercher à piaïre
 Pour connoître tous ses défauts.
 Peut-être à tort je la soupçonne;
 Mais pour une jeune personne
 L'hommage du Marquis est bien éblouissant.
 Plaise à l'Amour que je m'abuse!

ROSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse
 D'apporter toutes en naissant
 Ce malheureux levain de la coquetterie,
 Et ce goût effréné pour la galanterie.
 Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
 Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
 Il est encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
 D'ailleurs, en vains soupçons votre esprit se con-
 Le Marquis choisit mieux. (somme,

DOLIGNI *fil.*

Eh, peut-il mieux choisir?

ROSETTE.

Marianne est sans doute extrêmement aimable:
 La bonté de son cœur la rend ineffimable.
 C'est un trésor: heureux qui pourra s'en saisir!
 Mais enfin par vous seul en silence adorée,
 Marianne est presque ignorée.
 On ne la connoit point à la Ville, à la Cour:
 Et les Gens du bel air ne rendent point les armes,
 Si la célébrité n'est jointe avec les charmes.
 Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
 Tel

Tel est ce cher Marquis d'impression nouvelle.
 Un des plus grand travers qui troublent sa cervelle,
 C'est qu' aucune Beauté ne sçauroit le tenter
 Qu'autant qu'elle est de mode, & qu'il voit au-
 tour d'elle

La cour la plus brillante. Il aime à supplanter.
 Plus le concours est grand, plus il la trouve belle.
 Aussi, pour parvenir jusqu'au suprême honneur
 De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'
 employe.

En un mot, ce qui fait sa gloire & son bonheur,
 C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proye,
 Et la rage qu'il porte au sein de ses Rivaux.
 Voilà le seul exploit digne de ses travaux.

DOLIGNI *fils.*

Quels traverts ! car il a de l'esprit, ce me semble !

ROSETTE.

L'esprit & le bon sens vont rarement ensemble.

DOLIGNI *fils.*

Tout ce que tu me dis, ne me rassure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même, il tourne ici ses pas.

S C E N E IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI fils,
ROSETTE.

LE MARQUIS.

EH bon-jour, Doligni ... parbleu, que je t'em-
 brasse !

R O-

ROSETTE, *à part.*

Ces embrassades-là sont aussi du bel-air.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc? mon abord te trouble! il t'embrasse!

Regardant Rosette.

J'en vois la cause. Allons, rassure-toi mon cher;

Je fais profession d'être un Rival commode:

Avant qu'il soit peu, dans Paris,

Je veux en amener la mode,

Et mettre les Amans sur le pied des Maris.

Elle n'est pas si mal au moins!

DOLIGNI *fils.*

Cesse de rire.

Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura

Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGNI *fils.*

Il faut te l'avouer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.

Rosette hausse l'épauls.

Tiens, Rosette rougit; elle te fait un signe.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

D O.

DOLIGNI *fil.*

C'étoit sur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah tu fais le discret!

Quand on est tête-à-tête avec elle en secret,
 Il est bien mal aisé de lui parler d'une autre;
 Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de Panégyrique, ou je ferai le vôtre.
 Ne cherchons point tous deux à nous humilier.

Treve entre-nous de gentillesse.

Si Madame vous croit un Être si parfait,
 Hé bien, à la bonne heure; elle est fort la Maîtresse.
 Elle peut vous gâter comme elle a toujours fait:
 Mais comme je n'ai pas la même yvresse qu'elle,
 Je pourrois m'égayer aux dépens des Railleurs:
 Ainsi, Monsieur, cherchez vos passe-tems ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Rosette se fâche, elle est encor plus belle.

ROSETTE.

Finissez mon éloge, & me laissez en paix.

LE MARQUIS.

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais,
 Je ne pousserai pas à bout ta modestie.
 La petite Cousine étoit donc entre vous
 Le sujet prétendu d'un entretien si doux?

D O.

DOLIGNI *fils.*

Et vous aussi.

LE MARQUIS.

Qui moi, j'étois de la partie?

ROSETTE.

Eh vraiment oui; Monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah, ah!

ROSETTE.

Comme il vous croit un Rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de son ombre)

Il me communiquoit sa crainte & son erreur.

Il ne pourroit voir sans terreur

Que vous fussiez aussi du nombre

De ceux que Marianne a soumis à ses Loix.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, Doligni?

DOLIGNI *fils.*

Mais si j'avois le choix
J'aurois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.

A Rosette.

Eh, que lui disois-tu pour calmer ses allarmes?

RO-

ROSETTE.

Mais, nous en étions-là quand vous êtes venu ;
 Et j'allois à peu près lui dire ce me semble ,
 Qu'il ne peut se fonder aucune liaison.

Entre deux cœurs qui n'ont ensemble
 Aucun de ces rapports qu'exige la raison.
 Il faut sçavoir nous vaincre avec nos propres armes.
 S'il se forme entre Amans de ces nœuds pleins de
 charmes

Que l'Amour & le tems ne font que redoubler ,
 L'Etoile n'y fait rien ; voilà tout le mystere ;
 C'est qu'au moins par le cœur & par le caractère

Il faut un peu se ressembler.
 Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure
 A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute : & cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure ?
 Et d'où diable le tires tu ?

ROSETTE.

Le bon sens fut toujours ami de la vertu.
 Malgré le train qui regne en ce siècle commode,
 Marianne suivra celui du bon vieux tems,
 Et ne prendra jamais ces travers éclatans

Qu'il

Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
 J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
 Pardonnez, au surplus, si dans cette occurrence
 Je n'ai pas eu pour vous le plus profond respect :
 J'y rentre, & je vous fais mon humble révérence.

S C E N E V.

LE MARQUIS, DOLIGNI *filz.*

LE MARQUIS.

ELLE a le caquet amusant ;
 Mais elle a l'esprit faux.

DOLIGNI *filz.*

Pas tant. Mais à présent
 Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est plus que jolie.

DOLIGNI *filz.*

Elle a, comme tu sçais, tout ce qui peut charmer.
 Marquis, l'aimerois-tu ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer ?

DOLIGNI *filz.*

Plait-il ?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous,

B

DO.

DOLIGNI *fls.*

Quelle est cette folie?

Ce mot est plus clair que le jour.

Parbleu, c'est-ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore

Aimer . . . c'est avoir de l'amour.

C'est . . .

LE MARQUIS.

Est-ce que l'on aime encore?

DOLIGNI *fls.*

Est-ce qu'on n'aime plus?

LE MARQUIS.

De quel País viens-tu?

DOLIGNI *fls.*

Du País où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vécu?

DOLIGNI *fls.*

Quelle extravagance est la vôtre!

Vous croiriez qu'il n'est point de véritable amour?

LE MARQUIS.

De véritable amour? A l'autre!

Non; je n'en vis jamais à la Ville, à la Cour:
Et si j'ai beaucoup vû, mais beaucoup.DOLIGNI *fls.* à part.Quelle tête!
Quant

Quant à moi, je foudiens sans me faire de fête,
 Qu'on aime, & que sans doute on aimera toujours.
 Le monde est plein d'Amans; il s'en fait tous les
 jours ...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire,
 L'intérêt, l'amour propre, & semblables raisons
 Engagent à former entr'eux des liaisons
 Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI *fils.*

J'ose croire

Qu'il en est dont le cœur est vraiment enflâmé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, & de se croire aimé.

DOLIGNI *fils.*

Mais Marianne a-t'elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amu-
 ser.

DOLIGNI *fils.*

Ha! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
 Et si son cœur alloit se laisser abuser?

LE MARQUIS.

Hé bien, le pis aller, est-ce un si grand dommage?

DOLIGNI *fils.*

Comment, vous ne feriez semblant de l'adorer

B 2

Que

Que pour le seul plaisir de la deshonnorer
 Et d'en rire après son naufrage?
 Ah, Marquis, quel projet! quelle malignité!
 Si vous réussissez dans cette indignité,
 A vos remords un jour craignez d'en rendre compte
 Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
 Renoncez à la gloire, ou plutôt à la honte
 D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI *fil.*

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accredité.
 Eh, que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires.
 L'usage & la nature, en faveur des plaisirs,
 En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule.
 Il s'agit d'arriver au but de ses desirs:
 La Morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI *fil.*

Par ma foi, ce système est plein d'absurditez.
 C'est un assassinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu seras en amour une excellente dupe.
 Mais, pour me réjouir, je t'allarmoïs expré
 Marianne, aujourd'hui, n'est point ce qui m'occupe.
 Laif-

Laiſſons-la marier; & nous verrons après.

DOLIGNI *ſils.*

La confiance eſt fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant-à-présent, j'aspire à certaine conquête,

Dont je fais un peu plus d'état.

Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille.

Doligni, tu connois cette jeune merveille

Qui remplit tout Paris de ſon nouvel éclat.

DOLIGNI *ſils.*

La célèbre Arthénice.

LE MARQUIS.

Oui; ce n'eſt qu'elle même.

DOLIGNI *ſils.*

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien.

DOLIGNI *ſils.*

J'entends. Ma ſurpriſe eſt extrême;

D'autant plus qu'elle eſt fine, & que juſques ici,

De mille & mille Amans pas un n'a réuſſi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien... Diſpenſe-moi du reſte.

DOLIGNI *ſils.*

Fort bien.

B 3

LE

LE MARQUIS.

Il faut être modeste.

DOLIGNI *fls.*

Comment fais-tu pour plaire ? Est-ce un don ? Est-
ce un art ?

Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI *fls.*

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractère.

DOLIGNI *fls.*

Mais vraiment j'y consens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Est l'embarras subit, le trouble machinal
Qui sans nulle raison te saisit & de glace,
Si tôt qu'on te regarde, ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrémité :
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, par tout, on est hors de sa place ;
Elle suspend, arrête, & fixe les ressorts
De la langue, des yeux, de l'esprit & du corps ;
Elle

Elle en ôte l'usage ; elle en ôte la grace ;
 Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait,
 Elle répand un air gauche, épais, & stupide.
 Tel qu'on prend pour un sot, parce qu'il est timide,
 Auroit dequoi passer pour un homme parfait.
 Mais ce n'est pas là tout. Et si tu te proposes

D'avoir des succès éclatans,

Il te faut bien encor d'autres métamorphoses.

Il te manque le ton, l'air & les mœurs du tems :

Le monde où tu vas vivre exige, entr'autres choses,

Qu'on soit plus amusant que solide & sensé.

Tu ne sçaurois parler qu'après avoir pensé.

Tu raisonnes toujours, & jamais tu ne causes :

Déraisonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer :

Un peu moins de bon sens, & plus de badinage,

Un Homme qui disserte est un homme à noyer.

La raison que tu crois un si bel appanage,

Fut toujours le fléau de la Société :

Elle en chasse les ris, les jeux & la gayeté ;

Elle y met, à leur place, une langueur mortelle :

On la vante mal-à-propos ;

Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle :

La raison, tout au plus, ne convient qu'à des sots.

DOLIGNI *fil.*

Tu traites la raison d'une manière étrange.

LE MARQUIS.

J'en suis bien revenu ; je ne prends plus le change.

DOLIGNI *fil.*

Il y paroît.

B 4

LE

LE MARQUIS.

Pout toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI *fls.*

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'est la Fleur.

DOLIGNI *fls.*

Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit, fais tes réflexions.

SCENE VI.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

Ouf!

LE MARQUIS.

Hé bien, mes Commissions?

LA FLEUR.

Oh! passambleu, Monsieur, souffrez que je respire,
Si vous continuez ainsi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'avec moi la fatigue est extrême.

LA

LA FLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturez,
 Vous allez à votre aise, & vous parlez de même.
 Il n'en est pas ainsi malheureux Piétons.

LE MARQUIS.

Reste en place; respire; & point de ces Dictons.

LA FLEUR.

Morbleu, je suis bien las de ces Courses maudites.

LE MARQUIS.

Quels Papiers tiens-tu là?

LA FLEUR.

La Liste des visites.

LE MARQUIS.

J'ai vû celle d'hier.

LA FLEUR.

Elle est de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon.

LA FLEUR.

Demandez au Suisse; oui, rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Eh mais, la matinée est un tems solitaire.

LA FLEUR.

Il est certaines gens, pour certaine raison,
 Qui vont dès le matin.

B 5

LE

L'école des Mères ,

LE MARQUIS.

Lis.

LA FLEUR.

Le Propriétaire
De votre petite maison.

LE MARQUIS.

Fort bien !

LA FLEUR.

Le Tapissier.

LE MARQUIS.

Oui-dà !

LA FLEUR.

Le Traiteur.

LE MARQUIS.

Peste !

LA FLEUR.

Le Lotieur de Carosse.

LE MARQUIS.

Après ?

LA FLEUR.

Ainsi du reste.

LE MARQUIS.

Ces Messieurs sont venus ?

LA FLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE

LE MARQUIS.

Ces gens ont-ils des gens?

LA FLEUR.

Leurs gens sont des Sergents.
Et voici, Monsieur, de leur Prose,
Et de leurs Billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

Il chante

Je n'en ai jamais vû. Contentez vous, mes yeux...

LA FLEUR.

Chantez c'est bien prendre la chose.

LE MARQUIS *en lui rendant les papiers.*

Tiens, fais-en ton profit.

LA FLEUR.

Beau diable de profit!

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu scû t'introduire?

LA FLEUR.

Plus invisiblement que n'eût fait un Esprit.

LE MARQUIS.

Comment se porte-t'on?

LA FLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'instruire.

Com.

Comment a-t'on reçu les Bijoux?

LA FLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LA FLEUR.

C'est qu'il n'étoit pas jour chez elle;
Et qu'ainsi je n'ai pû voir que sa Demoiselle.

Ce n'est pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, & je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LA FLEUR,

Quoi; pas même, Monsieur, ce qu'on me donnera?

LE MARQUIS.

Non; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LA FLEUR *à part.*

Ah! ce ne sera pas de rendre.

haut.

On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

LA FLEUR.

Tout-à-fait;

A ce Baron qui la pourchasse:
Il prétend, dès demain, que la nôce se fasse.

LE MARQUIS.

Bon!

LA

LA FLEUR.

Un petit Billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS *révant.*

Il faut que tout cela finisse.

à la Fleur, qui rit.

Dequoi ris-tu? Dis donc.

LA FLEUR.

D'un tour assez falot.

Dont la suivante d'Arthénice.

Vient, à votre sujet, de régaler un sot.

J'étois dans l'Antichambre à causer avec elle,

En tout bien, tout honneur.

LE MARQUIS.

Eh! tâche d'abréger.

LA FLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle

A pensé me dévisager.

» Va-t'en (m'a-t-elle dit) au Diable avec ton Maître.

» Depuis assez longtems, il a dû reconnoître

» Qu'il prend un inutile soin.

» Ma Maîtresse n'en veut, ni de près, ni de loin.

Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête;

C'est que le vieux Baron lui même, à pas de loup,

Venoit d'arriver tout à coup,

Qui mordant à la grappe & d'un air tout honnête,

Accompagné pourtant d'un geste Cavalier,

M'a flatté, si jamais le hazard me ramene,

Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine

De descendre par l'escalier.

LE

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il osât te faire cette grace.

LA FLEUR.

Eh, non pas, s'il vous plaît; souffrez que je m'en
passe.J'ai volé chez Michel, & de là chez Palleau.
J'ai vû vos deux habits; ma foi, rien n'est si beau;
Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.

Après, j'ai, sans aucun délai,

Été chez la Duchapt; & puis, chez la Boutray;
Leurs filles sont après à garnir vos deux vestes;
L'une est en petit jaune; & l'autre, en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt?

LA FLEUR.

Vous les aurez dans peu;
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou Mons la Fleur est yvre,
Ou ces gens sont devenus foux.
Parbleu, je ferois bien pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus servir.

LA FLEUR.

C'est ce qu'ils disent tous.
Par l'homme en question j'ai fini mes messages.
Seriez-vous assez fou pour en tâter encor?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent?

LA

LA FLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un Billet du triple, & de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

LA FLEUR.

Faute de les avoir retirez dans le mois,
Ils lui sont dévolus. Ignorez-vous l'usage ?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai besoin, en un mot comme un cent,
De deux mille louis.

LA FLEUR.

Quel besoin si pressant
En pouvez-vous avoir ?

LE MARQUIS.

Est-ce donc qu'à mon âge
Il n'est pas naturel de chercher à jouir ?

LA FLEUR.

Sans être libertin, on peut se réjouir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin ? Le suis-je ?

LA FLEUR.

Ah ! mon cher Maître,
Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore en quoi donc ? Dis-le moi : j'y con-
sens,

LA FLEUR.

Et parbleu, tout vous suit à la fois; somme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.

Et ne font ce pas là des plaisirs innocens?

LA FLEUR.

Vous les menez un train de chasse;
Et vous indisposez le Public contre vous.

LE MARQUIS.

Ah! s'il a de l'humeur, que veux tu que j'y fasse?

Peut on empêcher les jaloux?

Crois-moi, va, je connois le monde;

On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LA FLEUR.

En faux raisonnemens votre morale abonde.
Mais encore une fois, sçachez-vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux
Madame votre mere en pourroit être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie:

Songez-y; je vous signifie

Qu'elle pourroit fort bien la tirer du Convent,
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,

Et peut être encor davantage.

Vous sçavez que Monsieur l'en presse assez souvent?

LE MARQUIS.

Eh, ventrebleu, va-t'en faire un tour à l'office,

Et

Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse & de me mettre en fonds
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LA FLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, sois diligent.

LA FLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

LA FLEUR.

S'il venoit en buvant je roulerois Carrosse.

FIN DU PREMIER ACTE.



A C T E II.

SCENE I.

Me. ARGANT, ROSETTE.

Me. ARGANT.

LE Marquis viendra-t'il?

ROSETTE.

Un peu de patience.

Je l'ai fait avertir ; il ne tardera pas.

C

A quel-

A quelques importuns qui retardent ses pas
Il acheve à présent de donner audience.

Me. ARGANT.

Ah, Rosette!

ROSETTE.

Comment, qui vous fait soupirer?

Me. ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, Madame, y peut-il conspirer?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mère?

Me. ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimère.

ROSETTE.

Dela part du Marquis, que s'est-il donc passé?
Vous seroit-il moins cher?

Me. ARGANT.

Je rougis de le dire;
Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis, quand il est bien placé.

Me. ARGANT.

Eh! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE *à part.*

Ma foi, ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un

D'un accès de raison qui passera bien vite.

haut.

Qu'avez-vous découvert qui vous déplaît en lui?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

Me. ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma surprise est extrême.

Eh! peut-il être mieux, sans y perdre? Il est bien,

à part.

S'il cessoit d'être un fat, il ne seroit plus rien.

haut.

Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

Me. ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

Me. ARGANT.

Comment?

ROSETTE.

Je le soutiens, & nous serons d'accord.

Quoi! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homme
de France

Qui sçait le mieux choisir une étoffe de goût;

Qui s'habille & se met avec une élégance

Qu'on cherche à copier, sans en venir à bout?

Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,

Qu'il aime un peu le luxe & la frivolité?

C. 1

Qu'il

Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité?
 Qu'il aime le plaisir, & contracte des dettes?
 Eh! n'en voulez-vous pas faire un homme de Cour?

Me. ARGANT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

Me. ARGANT.

Mais es-tu bien certaine...

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en suis point en peine.

Me. ARGANT.

J'en accepte l'augure... A propos de cela,
 Conçois-tu mon mari?

ROSETTE.

La demande est nouvelle!

Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

Me. ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né...

Me. ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'est que depuis peu que son humeur varié,
 Qu'il

Qu'il a des volontez, & qu'il vous contrarie!

Il lui sied bien, en vérité:

Il faudroit arrêter cette témérité...

Mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,

(Aux dépens du Marquis, s'entend,)

Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend,

Votre fille du Cloître.

Me. ARGANT.

Il est vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire?

Pour priver le Marquis de la moitié du bien?

Me. ARGANT.

Et m'empêcher par là de faire un mariage

Où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien!

Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître?

Me. ARGANT.

Non vraiment; si cela peut être,

Je prétends que mon fils ait un brillant état.

Je veux, par les grands biens qui sont en ma

puissance,

Suppléer au défaut d'une illustre naissance,

Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice.

C 3

Ce

Ce projet vous est cher ; vous l'avez résolu.
 Il faut bien, à son tour, que Monsieur obéisse.
 Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
 Il en contracteroit l'habitude importune.
 C'est bien assez d'avoir reçu, dans la maison,
 Cette Nièce Orpheline & presque sans fortune,
 Qu'il vous fit accueillir, par la seule raison
 Qu'elle porte son nom. *à part.* Notez, par apostille.
 Qu'elle reçoit sa Nièce & refuse sa fille.

Me. ARGANT.

Que dis tu ?

ROSETTE.

Que c'est vous montrer
 La tante la meilleure & la plus généreuse
 Qu'on puisse jamais rencontrer.

Me. ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déjà ! l'Avanture est heureuse !

Me. ARGANT.

Qu'il est mis agréablement !

SCENE II.

LE MARQUIS, Me. ARGANT,
 ROSETTE.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds. Je suis réellement
 Outré, désespéré de m'être fait attendre.

Je

Je devois tout quitter, & ne point m'amuser.

Il lui baise la main.

Me pardonneriez-vous ?

ROSETTE *à part.*

Ah, comme il sçait la prendre !

Me. ARGANT.

Rosette a sçû vous excuser.

LE MARQUIS.

Rosette ?

ROSETTE.

Moi, Madame ?

Me. ARGANT.

Oui ; soyez content d'elle

Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

Me. ARGANT. *à Rosette.*

Va, compte qu'il sçaura récompenser ton zele.

ROSETTE.

à part.

Oui-deà !

Me. ARGANT.

Mais laissez-nous un moment d'entretien.

SCENE III.

Me. ARGANT, LE MARQUIS.

Me. ARGANT.

J'Aurois à vous parler.

C 4

LE

L'école les Meres,

LE MARQUIS.

Vous serez mieux assise.

Me. ARGANT.

Il n'en est pas besoin, restez.

J'exigerois de vous une entiere franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert.

Me. ARGANT.

Vous me le promettez.

LE MARQUIS.

Dans la sincérité mon ame est affermie ;
J'en fais profession, & sur tout avec vous.

Me. ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'est unir à la fois les titres les plus doux.

Me. ARGANT.

A votre âge, mon fils, & fait comme vous êtes
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dresser mille embuches secrettes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût ou par foiblesse,

J'excuserois votre jeunesse ;

Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous passez pour avoir un tendre attachement :
C'est une beauté rare, & qu'on m'a fort vantée ;
Mais à qui votre sort ne peut pas être joint . . .

Vous

Vous rougissez, mon fils, & ne répondez point.
 Si votre ame, à présent un peu trop enchantée,
 Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
 J'attendrai que le temps vous rende votre cœur,
 Et vous mette en état d'entrer sans repugnance
 Dans des projets, pour vous, formez dès votre
 enfance,
 Et que, jusqu'à ce jour, je n'ai point négligé.

LE MARQUIS.

Ah! vous méritez tout ce que vous exigez:
 Oui, l'on vous a dit vrai: mais soyez plus tranquille.

C'est un amusement frivole & passager,
 Que mon cœur, sans vouloir autrement s'engager,
 S'est fait depuis peu par la ville;
 Seulement pour remplir un loisir inutile.

Pareil attachement... (Si pourtant c'en est un)
 Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture est facile;
 Rien n'est plus simple & plus commun.
 De semblables Romans n'ont pas pour Héroïnes
 Des personnes assez divines,

Pour fixer, sans retour, ceux qui leur font l'honneur
 D'offrir quelque encens à leurs charmes.

C'est l'espoir assuré d'un facile bonheur
 Qui fait que l'on s'abaisse à leur rendre les armes.
 Elles n'allument point de véritables feux;
 Et l'on est leur Amant, sans en être amoureux.

Me. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
 Augmente mon estime, & mon amour pour vous!

C 5

Ah!

Ah! mon fils, pardonnez mes faveurs indiscrettes.
 Votre établissement est l'objet le plus doux
 Que ma tendresse se propose;
 Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'est sur vous aussi que mon cœur s'en repose.

Me. ARGANT.

J'ai de l'ambition; mais pour vous seulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas!

Me. ARGANT.

Ecoutez, je vous prie.
 Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai destiné.
 Mais ce n'est pas assez; & vous n'êtes pas né
 Pour vivre & pour passer simplement votre vie
 Dans l'indolente oisiveté
 D'une opulente obscurité.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là mon plan.

Me. ARGANT.

Je ne fais aucun doute
 Que vous n'avez dessein de paroître au grand jour;
 Que votre but ne soit de percer à la Cour:
 Un bien considérable en aplaît la route.
 Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
 Il seroit un moyen plus facile & plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
 Seroit ?

Me.

Me. ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit & l'appuy d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penser. Vous ne m'étonnez point:
Mais l'hymen, à mon âge, est un état bien grave.
Quoi! voulez-vous si-tôt que je devienne esclave?

Me. ARGANT.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point
Un peu d'aversion?

LE MARQUIS.

Moi, Madame: Eh qu'importe?
Quand mon aversion seroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
Le sacrifice est prêt: Ce n'est pas une affaire.

Le désir de vous satisfaire

Me tiendra toujours lieu de penchant & de goût.
Mais mon Pere?

Me. ARGANT.

Ah! je sçais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ses refus; mais ils ne tiendront pas.
Nous disputons beaucoup. Après bien des débats
Votre pere s'appaie, & finit par se rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous seriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah ciel!

Me. ARGANT.

Il a cédé.

N'en

N'en a-t'il pas été de même
 Pour le déterminer à vous faire un état.
 Au sujet de ce Marquisat
 Sa répugnance étoit extrême;
 Il ne vouloit pas s'y prêter:
 Mais vous le desiriez; c'est sur quoi je me fonde;
 Aussi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un Titre dans le monde?
 Mais celui de Marquis me flatte infiniment;
 Je vous l'avouë ingénûment.
 Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
 Mon Pere à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

Me. ARGANT.

Cette acquisition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS.

Il est vrai; c'est ce qui m'étonne.

Me. ARGANT.

Il arrive aujourd'hui; l'avis m'en est venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à son retour la Scene sera bonne!
 Il ne sera pas mal surpris
 De l'état que nous avons pris
 Pendant le cours de son absence.
 Il ne pourra pas voir, sans jeter les hauts cris,
 Ces embellissemens & ces meubles de prix.
 Il n'a jamais donné dans la magnificence.
 Ce nombre de valets, & ce Suisse sur tout,
 Ne seront pas trop de son goût.

SCE-

SCENE IV.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT,
LE MARQUIS, UN SUISSE,
LAQUAIS.

Mr. ARGANT,

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte!

LE SUISSE.

Que voulez-vous?

Mr. ARGANT.

Hé que t'importe?

Mais est-ce ici chez moi?

LE SUISSE.

C'a Monsieur, votre nom?

Mr. ARGANT.

Mon nom?

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

Mr. ARGANT.

Je n'en connois pas un.

LE SUISSE.

J'attends votre réponse.

Un Laquais - à son camarade.

Connois-tu ça?

Un autre Laquais.

Moi? ma foi, non

LE

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur, pardonnez . . . Madame, c'est
mon Pere.
Excusez des valets . . .

Mr. ARGANT.

Quel est donc ce mystere?

Me. ARGANT.

C'est vous, Mr. Argant?

Mr. ARGANT.

Moi-même, Dieu merci.

Qu'une espece de singe, avec sa barbe torse,
Ne vouloit point du tout laisser entrer ici:
Il a pretque fallu quej'usasse de force.

LE MARQUIS.

Un Suisse comme un sot fait toujours son métier.

Mr. ARGANT.

Vous avez pris un Suisse?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

Mr. ARGANT.

Pour quoi faire?

LE MARQUIS.

Un Suisse est à la porte un meuble nécessaire.

Mr. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux Portier,
Et ce tas de Valets dont l'antichambre est pleine,
Est-il d'ici?

L E

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être servi.

Mr. ARGANT,

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS,

Chacun a son emploi.

Mr. ARGANT,

Fort bien, j'en suis ravi.

Parbleu, pendant deux mois qu'a duré mon voyage,

L'extravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS,

Mais en quoi donc, Monsieur?

Mr. ARGANT,

Déjà deux ou trois fois

Ce titre de Monsieur a choqué mon oreille.

Vous ne vous serviez pas d'épithète pareille.

Le nom de Pere est-il devenu trop bourgeois,

Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche?

Il faut que cela soit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.

Je croyois vous traiter avec plus de respect;

Et j'ignore pourquoi Monsieur s'en formalise.

Mr. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le dise,

Ce cérémoniel me paroît fort suspect;

Et c'est la vanité qui l'a mis en usage.

Je

Je sçais que chez les Grands il est autorisé ;
 Que chez les gens d'un moindre étage
 Ce ridicule abus s'est impatronisé ;
 Il s'est même glissé jusques dans la roture ;
 Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature.
 Pour chez moi , s'il vous plaît, il n'aura point de

Scachez , en m'appellant par mon nom véritable ,
 Que le titre de Pere est le plus respectable.
 Qu'un fils puisse donner à l'auteur de ses jours.

Me. ARGANT.

Il est vrai ; mais enfin je sçais qu'au fond de l'ame
 Il ne m'aime pas moins pour m'appeller Madame.

Mr. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas ;
 C'est une affaire à part ; je n'en veux point con-

noître,

S C E N E V.

UN COUREUR, Mr. ARGANT, Me.
 ARGANT, LE MARQUIS.

Me. ARGANT.

Quelle est cette autre espèce ? Où s'adressent-
 elles pas ?

LE COUREUR.

Ici.

Mr. ARGANT.

Qu'es tu ?

LE COUREUR.

Coureur.

Mr.

Mr. ARGANT.

Qui cherches-tu ?

LE COUREUR.

Mon Maître

Mr. ARGANT.

Quel est-il ?

LE COUREUR.

Hé, parbleu, c'est Monsieur le Marquis.

Mr. ARGANT.

Quel Marquis ?

LE COUREUR.

Le voilà.

Mr. ARGANT.

Qui donc ?

Me. ARGANT.

Hé, c'est mon fils.

Mr. ARGANT.

Lui ?

Me. ARGANT.

San doute.

LE MARQUIS *au Coureur, qui lui donne un Billec.*

Va-t-en.

D

SCE-

SCENE VI.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT,
LE MARQUIS.

Mr. ARGANT.

C'Est ainsi qu'on vous nomme?
LE MARQUIS.
Oui, Monsieur.

Mr. ARGANT.

De quel droit? Mais vous m'éton-
nez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir-deux.

Mr. ARGANT.

Qui sont-ils donc?

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas l'honneur d'être né Gentilhomme?
D'abord,
me?

Mr. ARGANT.

Un peu: Mais est-ce assez pour s'appeller Marquis?
Argant, vous êtes fou.

Me. ARGANT.

N'avez-vous pas acquis? . . .

Mr. ARGANT.

Eh quoi?

Me

Me. ARGANT.

Ce Marquisat que nous avons en vûe?
Est-ce que ce n'est pas une affaire conclûe?

Mr. ARGANT.

Un Marquisat?

Me. ARGANT.

Est-il acheté?

Mr. ARGANT.

LE MARQUIS.

Ma foi, non.

Ah! Madame,...

Me. ARGANT.

Ah! Monsieur....

Mr. ARGANT.

Il est trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

Mr. ARGANT.

Mais vous ne perrez rien au change.

Me. ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

Mr. ARGANT.

Passez-leur, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah Ciel! est-il possible!

Me. ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

Mr. ARGANT.

Entre nous pourquoi l'a-t-il pris ?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Etre aussi fou que lui ? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes Métairies,
Pays gras, Terre à bled.

LE MARQUIS *à part.*

Mais quelles gueuseries !
Mon pere est bien désespérant !

Mr. ARGANT.

Ces acquisitions, je vous en suis garant,
Valent mieux que dix Seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

Me. ARGANT.

Scachez vous contenir ;
Ou plutôt, laissez-nous ; je vais l'entretenir.

S C E N E VII.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT.

Vous êtes bien cruel !

Mr. ARGANT.

Moi ? la plainte est nouvelle !

Me. ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez ; mais vous ne m'aimez
point.

Mr.

Mr. ARGANT.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point,
Tout le passé s'oublie, & n'est plus rien pour elle.

Me. ARGANT.

Oui, je suis une ingrater; allons, accablez-moi;
Ne ménagez plus rien. Ah, que je suis outrée!

Mr. ARGANT.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une Terre titrée?
Que Diable! un Marquisat n'a pas le sens commun.

Me. ARGANT.

Eh, pourquoi donc mon-fils n'en autroit-il pas un?
Il n'est pas assez noble, & la Terre est trop chere:
Sont ce là des raisons d'un homme de bon sens?
Non, Monsieur; vous voulez, je le vois, je le sens,
Mortifier le fils, désespérer la mere.
Vous vous lassez de moi.

Mr. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon?

Me. ARGANT.

Que je suis malheureuse!

Mr. ARGANT.

Ah! c'est une autre affaire.

Ayons ce Marquisat. Il faut vous satisfaire.

Me. ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Est-il tems d'écouter un frivole scrupule?

Mr. ARGANT.

Argent sera Marquis.

Me. ARGANT.

Eh, sans doute. Autrement
Ce feroit le couvrir du plus grand ridicule.

Mr. ARGANT.

Je vais écrire.

Me. ARGANT.

Promptement

Mr. ARGANT.

Oui.

Me. ARGANT.

Je vous attendois avec impatience ;
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande Alliance
Pour mon fils.

Mr. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

Me. ARGANT.

On propose une fille aimable & de naissance
Et qui même appartient à plus d'une Puissance.

Mr. ARGANT.

C'est-à dire qu'elle n'a rien.

Me. ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entr'autre avantage,
Une entrée à la Cour, avec un Régiment.
Il ne trouveroit plus d'occasion si belle.

Mr. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous ?

Me.

Me. ARGANT.

Et mais apparemment
Que j'assure mon bien.

Mr. ARGANT.

C'est une bagatelle.
Et ma fi.

Me. ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet,
Réveiller le Procès que nous avons ensemble,
Au lieu d'embrasser mon projet?

Mr. ARGANT.

Mais, ma femme...

Me. ARGANT.

Mais quoi! tout est dit, ce me semble:
Dans cet azile heureux & par elle chéri,
Où le Ciel doit avoir accoutumé sa vie,
J'aurai soin de lui faire un fort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux?

Mr. ARGANT.

Avec un bon mari.

Me. ARGANT.

Rien n'est plus incertain. Mais qui vient nous sur-
prendre?
C'est Monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

SCENE VIII.

Mr. DOLIGNI, Mr. ARGANT.

Mr. DOLIGNI.

Vous voilà de retour ! On vient de me l'ap-
prendre :
Aussi-tôt l'amitié vers vous m'a fait voler,

Vous avez du chagrin, je pense ?

Mr. ARGANT.
Ma femme . . .

Mr. DOLIGNI.

Hé bien, quoi donc ?

Mr. ARGANT.

Vient de me désoleter.

Mr. DOLIGNI.

Si-tôt ?

Mr. ARGANT.

J'arrive à peine, après deux mois d'absence . . .

Mr. DOLIGNI.

C'est pour se remettre au courant,

Puis-je vous consoler ?

Mr. ARGANT.

Non.

Mr. DOLIGNI.

Pourquoi, je vous prie ?

Vous me revoyez donc d'un œil bien différent ?

Mr. ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.
Puis-

Puis-je me consoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bien-tôt dans les plus grands
chagrins.

Mr. DOLIGNI.

Je n'en prends jamais pour mon compte,
Je n'ai que ceux de mes Amis.

Mr. ARGANT.

Ma femme, & j'en rougis de honte,
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Eprise, pour son fils, d'une amitié trop tendre,
Elle pense à lui seul & ne veut point de Gendre.

Mr. DOLIGNI.

Je le sçavois déjà Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promesse.

Mr. ARGANT.

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse?

Mr. DOLIGNI.

N'ayez point, là-dessus, de débats superflus.
Par une autre raison qui n'est pas moins contraire,
Ce Mariage-la n'auroit pas pû se faire.
Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié.
Il aime éperdûment une jeune Personne,
Digne de sa tendresse & de mon amitié.

Mr. ARGANT.

Il a donc votre aveu?

Mr. DOLIGNI.

Mais oui, je le lui donne.

Mr. ARGANT.

Helas!

Mr. DOLIGNI.

Son choix fera mon bonheur & le sien.

Mr. ARGANT.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle,
Et qu'un jour votre fils seroit aussi le mien.
D'ailleurs, cette Beauté qu'il aime, quelle est-elle?

Mr. DOLIGNI.

Marianne.

Mr. ARGANT.

Ma nièce.

Mr. DOLIGNI.

Oui, depuis quatre mois.

Il n'a pas pû la voir sans y fixer son choix.

Mr. ARGANT.

Marianne est l'objet dont son ame est charmée?

Mr. DOLIGNI.

La présence décide; on se prend par les yeux:
S'il eût vû votre fille, il l'eût sans doute aimée.

Mr. ARGANT.

Son choix revient au même: Il n'en sera pas mieux.
Voyez en même tems ma douleur & ma joye.

Ouvrez-moi votre sein: que mon cœur s'y dé-
ploye;

Comme un dépôt sacré, recevez un secret
Que ma tendre amitié vous taisoit à regret.
Cette jeune Orpheline, où tant de beauté brille,
Que votre fils adore, & que vous chérissiez...

Mr. DOLIGNI.

Hé bien... Vous vous attendrissez?

Mr.

Mr. ARGANT.

Cette Nièce . . .

Mr. DOLIGNI.

Achievez.

Mr. ARGANT.

Marianne est ma fille

Mr. DOLIGNI.

Que m'apprenez-vous là ?

Mr. ARGANT.

Mon amour paternel

A trouvé le moyen, à l'insçu de sa mere,

De retirer ici cette fille si chere

Qu'elle vouloit laisser dans un Cloître éternel.

Marianne se croit la fille de mon frere,

Et n'imagine pas qu'elle soit chez son pere.

Mr. DOLIGNI.

Bon !

Mr. ARGANT.

Elle est dans la bonne foi.

Mr. DOLIGNI.

Comment a-t'elle pû vous croire ?

Mr. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une Histoire.

Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.

C'est ce qui m'a servi ; d'autant plus que ma fille

Qui fut mise en Couvent dès l'âge de deux ans,

N'a pas trop entendu parler de sa famille,

Et n'a vû de sa vie aucun de ses parens.

N'a.

N'ayant pas pû gagner sur ma femme obstinée
 D'aller, jusqu'à Poitiers, voir cette infortunée,
 Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi,
 Immoler à son fils cette triste victime,
 Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
 C'est la nécessité qui m'en a fait la Loi;
 Et c'est, pour m'excuser, sur quoi je me retranche.

Mr. DOLIGNI.

Le scrupule est plaisant! Vous me faites pitié.
 Eh! trompez sans regret votre chere moitié.
 Attrapper une femme, est prendre sa revanche.

Mr. ARGANT.

En un mot j'ai pris ce détour.

Mr. DOLIGNI.

Il est assez bon, ce me semble.

Mr. ARGANT.

Et je n'ai si long-temps retardé mon retour,
 Que pour les mieux laisser s'accoutûmer ensemble.

Marianne a de quoi charmer:

Et je m'en vais sçavoir si, pendant mon absence,

Ses charmes & son innocence,

De son aveugle mere ont pû la faire aimer . . .

La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie.

Sur tout ne dites point ce que je vous confie,
 Pas même à votre fils.

S C E N E IX.

MARIANNE, Mr. ARGANT.

Mr. ARGANT.

Comment vont nos projets?
 Ap.

Apprends-moi quel succès a couronné ton zele.
 Sur le cœur de ta Tante as-tu fait des progrès ?
 Dis-moi, ma chere Nièce, es-tu bien avec elle ?
 Tu sçais ce qu'en partant d'ici
 Je t'ai recommandé comme un point nécessaire.

M A R I A N N E.

J'ai fait ce que j'ai pû.

Mr. A R G A N T.

Tout a donc réüssi ;

Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

M A R I A N N E.

Présumez un peu moins de mon foible talent.
 Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
 Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma Tante,
 Je ne me faisois point un effort violent :
 Que dis je ? un sentiment que je ne puis com-
 prendre,

A mon obéissance a servi de soutien ;
 Et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,
 N'a, je crois, rien obmis pour mériter le sien ;
 Mais....

Mr. A R G A N T.

L'heureuse nouvelle ! Acheve ton ouvrage.
 Je ne te dis qu'un mot ; qu'il serve à t'animer.
 Mariage, fortune, espérance, héritage,
 Tout dépend de ma femme, & de t'en faire aimer.
 Je ne puis rien pour toi.

M A R I A N N E.

Quelle erreur est la vôtre !

Mr.

Mr. ARGANT.

Par des arrangemens que la fortune a faits ,
Ma femme est ta ressource; & tu n'en as point
d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits

Mr. ARGANT.

Comment donc?

MARIANNE.

Etouffez une douce espérance
Qui n'a servi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pû dissiper,
Ni vaincre son indifférence.
C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connois trop son cœur; il m'est inaccessible:
Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible:
Il l'occupe & n'y laisse aucun vuide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne sçais si mes soins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'insulter d'avantage.

Mr. ARGANT.

Eh, que veux-tu de moi?

MARIANNE.

Que vous me laissiez fuir,
Et rentrer au Convent d'où vous m'avez tirée.

Mr. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grâce à mes pleurs.
Ea

En vous la demandant mon ame est déchirée.
 Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs
 Vous supporterez ma retraite.

Mr. ARGANT.

Ne t' imagine pas non plus que je m'y prête.
 J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir
 A te laisser aller suivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah ! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
 Vienne dans mon désert empoisonner ma vie.
 Je trouverai de quoi fixer tous mes desirs.
 Dans sa tranquillité profonde.

C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde
 Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisir.

Que je m'en vais l'aimer ! Qu'elle me sera chere !

Je n'y sentirai plus le poids de ma misere.

Hélas ! je l'ignorois dans mon obscurité :

J'y vivois, sans me voir sans cesse humiliée

Par le défaut de bien, de rang, de qualité :

Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

M. ARGANT.

Non : c'est un dessein pris, où je suis affermi.

Je te veux marier ; & je t'ai destinée

Au fils de mon plus cher Ami.

Nous avons tous les deux conclu cet hyménée,

S'il est à ton gré, comme au mien,

Si Dolignis te plaît . . . Tu rougis ! Ah ! fort bien.

La pudeur fut toujours la première des graces.

J'en tire un bon augure. Il sera ton Epoux . . .

Quel est cet Inconnu qui marche sur nos traces !

SCE,

SCENE X.

UN MAISTRE D'HOTEL, Mr. ARGANT, MARIANNE.

LE M T R E D'HOTEL.

M Ademoifelle, un mot.

MARIANNE.

Que vous plait-il ?

LE M T R E D'HOTEL.

Ce vieux Monsieur-là sauf fon respect & le vôtre,
Hé bien... est-ce Monsieur ?

MARIANNE,

Oui.

LE M T R E D'HOTEL.

Lui ? j'en fuis ravi.

Mr. ARGANT.

Quel est cet importun ?

LE M T R E D'HOTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'est le Maître d'Hôtel.

LE M T R E D'HOTEL. *mettant fa serviette
sur l'épaule.*

Monsieur, on a servi.

Mr.

Mr. ARGANT.

à *Marianne.*

Présente-moi . . . je crains de faire des bévûes.
Que diable! A chaque pas je tombe ici des nuës.

EIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. ARGANT, Mr. DOLIGNI.

Mr. DOLIGNI.

Vous rêvez?

Mr. ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que dépourvû de biens (car jamais je n'en eus)
Je m'en fus à la Martinique
Où j'épousai Madame Argant.
Il faut que mon esprit soit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

Mr. DOLIGNI.

Ami, c'est l'un & l'autre. Après trente ans d'absence,
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vous paroît nouveau. Ne soyez pas surpris
Si vous ne sçavez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, & n'ayons plus d'hu-
meurs.

E

Nous

Nous sommes vieux, les tems amenant d'autres
mœurs.

Avions-nous conservé celles de nos Ancêtres ?
Nos enfans, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, & roulera toujours de mal en pis.
Par une extravagance, une autre est abolie.
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

Mr. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf & véritable.
Excepté le roty, je n'ai pû deviner.
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

Mr. DOLIGNI.

Je n'en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

Mr. ARGANT.

Il faut être forcier pour sçavoir ce qu'on mange.
C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié,
De nous voir affommez d'un fatras de verrailles,
Garni de Marmousets & d'arbuftes confus
Qui font un bois-taillis où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître Valet, par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la scene;
Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives, d'ailleurs! je veux être pendu;
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu

A l'é.

A l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble.
Tous le foux de Paris étoient de ce repas.

Mr. DOLIGNI.

Doucement. Vous n'y pensez pas.
Ce sont de beaux esprits que le Marquis rassemble,
Et qui dans votre Hotel on ouvert leur bureau.

Mr. ARGANT.

Miséricorde! Quel fléau!
Quel déluge maudit d'Insectes incommodes!
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs & de pa-
godes.

Mais enfin laissons-là ces propos superflus.
Revenons au sujet qui me touche le plus.
C'est Marianne. Hé bien, m'avez-vous fait la
De parler à ma femme? grace

Mr. DOLIGNI.

Oui, mais je ne tiens rien:
Elle veut au Marquis assûrer tout son bien;
Et je ne compte pas que ce dessein lui passe,
A moins que votre fille

Mr. ARGANT.

Il n'est donc plus d'espoir:
J'espérois que ses soins, sa tendresse & ses charmes,

E 2

Sur

Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir;
Elle n'a recueilli que des sujets de larmes.

Mr. DOLIGNI.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laisser charmer?

Mr. ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas ! je rapportois cette douce espérance.
Quel retour ! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet & le piège ont tourné contre moi,

Mr. DOLIGNI.

Votre position est fâcheuse,

Mr. ARGANT.

Ah ! sans doute.

Mr. DOLIGNI

Votre embarras est des plus grands ;
Er pour vous en tirer il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme ?

Mr. ARGANT.

Autant que mes enfans.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh ! depuis notre hymen l'union la plus belle
A resserré des nœuds que l'amour a formez.
D'ailleurs, je lui dois tout. Je n'avois rien au
monde.
Mal-

Malgré ma misere profonde,
 Et nombre de rivaux plus dignes d'être aiméz,
 Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
 De Parens qui pouvoient s'opposer à son choix,
 Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les loix.
 Cependant mon bonheur, ou plutôt sa constance,
 Après bien des refus & de mortels ennuis,
 Me rendit possesseur d'une Epouse adorable,
 Qui jouissoit déjà d'un bien considérable,
 Que des successions ont augmenté depuis.
 Je m'en souviens sans cesse avec reconnoissance.

Mr. DOLIGNI.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
 Renvoyer votre fille au Couvent.

Mr. ARGANT.

Entre-nous,
 Ce sacrifice là n'est pas en ma puissance.
 Ma fille . . . Non, Monsieur, je ne puis m'en priver.
 Pour la sacrifier, la victime est trop chere.

Mr. DOLIGNI.

Hé bien, quoi qu'il puisse arriver,
 Votre fille est chez vous, déclarez-vous son Pere.
 Si vous prétendez la garder,
 Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce mistere.
 Si vous n'osez le hazarder,
 Je vous offre mon ministère.
 Une femme en courroux m'embarrasse fort peu.
 Entre la mienne & moi la paix étoit si rare,
 Que

Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.

Moi, j'oppose à leur premier feu

Un flegme des plus salutaires.

Il en est, sans comparaison,

Tout comme des enfans mutins & volontaires :

Quand la force leur manque, ils entendent raison.

Au surplus, vous touchez au moment de la crise.

Songez que votre femme, au gré de son espoir,

Va remplir le projet dont elle est trop éprise ;

Que, sans doute, on fera les accords des ce soir ;

Qu'il est tems de parler en pere de famille,

En Maître, s'il le faut, & si vous le pouvez.

Mr. ARGANT.

Que j'appréhende!

Mr. DOLIGNI.

Quoi? qu'est-ce que vous avez?

Mr. ARGANT.

Et si ma femme alloit faire enlever sa fille,

Et se rendre en secret maîtresse de son sort!

Voilà ce que je crains si je romps le silence.

Supposé que l'accès d'un aveugle transport

Ne la contraigne point à cette violence,

Les persécutions feront le même effet ;

Et sa mauvaise humeur ne cessant de s'accroître,

Obligera ma fille à préférer le cloître.

Mr. DOLIGNI.

Il faudra tenir bon, peut être

Mr. ARGANT.

C'est un fait.

Je

Je voudrois vonserver la paix dans ma famille. . .

Il me vient un moyen. S'il est de votre goût,

Il pourroit concilier tout,

Et faire marier ma fille.

Sa légitime peut monter

A douze mille écus de rente,

Hé bien, seriez-vous homme à vous en contenter ?

Mr. DOLIGNI.

Ceci change la thèse ; elle est bien différente.

Mr. ARGANT.

Je e sçais, je n'osois presque vous en parler.

Mr. DOLIGNI.

Allons, je le veux bien pour vous tirer de peine.

Mr. ARGANT.

Ah ! mon cher . . .

Mr. DOLIGNI.

Ce n'est pas l'intérêt qui me mène.

Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

Mr. ARGANT.

Mais Marianne vient.

S C E N E II.

MARIANNE, Mr. ARGANT,

Mr. DOLIGNI.

MARIANNE.

MADame Argant m'envoie . . .

Mr. ARGANT.

Tant mieux, j'en ai bien de la joye.

E 4

MA-

MARIANNE.

Ah! mon Oncle, le diriez-vous?
 Pour la première fois, elle m'a caressée,
 M'a donné les noms les plus doux.

Mr. DOLIGNI.

Elle est donc bien intéressée
 Au succès du message,

MARIANNE.

Elle en espère tout.
 Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre
 Qu'il n'est rien, près de vous, dont je ne vienne
 à bout;

Et si je réussis, elle m'a fait entendre
 Qu'elle auroit soin de mon destin.
 C'est au sujet de mon Cousin.

Mr. ARGANT.

Justement.

MARIANNE.

Et pour sa fortune,
 Que je viens, au hazard de vous être importune.

Mr. ARGANT.

Ha! si c'est pour Argant, le sort en est jetté.
 Que veut-elle? quelle est cette grâce si grande?

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projeté.

Mr. ARGANT.

Marianne est-ce à toi d'appuyer sa demande?

M A-

M A R I A N N E.

A qui donc ! Pour tous deux j'implore vos bontez.
C'est l'établissement le plus considérable . . .
Vous la désespérez, si vous n'y consentez ;
C'est faire à votre fils un tort irréparable.

Mr. A R G A N T.

Prétendre que son fils soit le seul Possesseur
Et l'unique héritier de toute sa fortune !
Et ma fille ?

M A R I A N N E.

Est-il vrai que vous en ayez une ?

Mr. A R G A N T.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la sœur ?
Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la premiere à la persecuter.

M A R I A N N E.

Moi, je ne lui veux point de mal ; & si mon zele..

Mr. A R G A N T.

Mais, tiens : pour me résoudre, & pour m'exécuter,
Je m'en rapporte à toi. Tu sçais ce qu'on propose ;
Supposé que tu sois cet enfant malheureux
A qui sa mere apprête un fort si rigoureux,
Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause
Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

M A R I A N N E.

Je me ferois déjà prononcé mon arrêt,

Mr. A R G A N T.

Quoi ! malgré les soupirs & les larmes d'un pere. ?

E S

MA.

M A R I A N N E.

Pourrois-je assurer mieux le repos de ses jours,
 Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma Mere?
 A quoi me serviroit de m'obstiner toujours,
 A braver mon destin? Quelle en seroit l'issuë?
 D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'Amour,
 De déchirer toujours le fein qui m'a conçûë,
 De me faire encor plus haïr de jour en jour.
 Pourquoi me consulter dans cette conjoncture?

Toute autre, & votre fille aussi,
 Vous en diroit autant; & je ne fers ici
 Que d'interprete à la nature.

M r. A R G A N T.

A M. Doligni.
 Tu me perces le cœur. Jugez donc si j'ai lieu
 De déclarer son sort.

M r. D O L I G N I.

C'est votre femme; Adieu.

M r. A R G A N T.

Ne vous éloignez pas.

S C E N E III.

*Mr. ARGANT, Me. ARGANT.**MARIANNE.*

M e A R G A N T.

HE bien votre entremise
 A-t'elle eu la faveur que je me suis promise?
 Ce que j'en attendois étoit des plus aisez.

M r.

Mr. ARGANT.

Ah! Vous pouvez compter sur elle en toute chose.
On ne peut mieux plaider une méchante cause.

Me ARGANT.

Eh, l'a telle gagnée?... Hé quoi, vous vous taisez?

Mr. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi?

Me. ARGANT.

Quel est donc ce langage?

Mr. ARGANT.

Ne vous souvient-il plus qu'un fils trop fortuné

N'est pas l'unique & le seul gage

Dont notre heureux hymen ait été couronné?

Permettez que je vous rappelle

Qu'il en fut encor un conçu dans votre sein.

Voyez quel est votre dessein,

Si vous en conservez un souvenir fidelle?

Me. ARGANT.

Je pourrais avoir quelque tort:

Mais cette fille enfin dont vous plaiguez le sort,

Quand nous l'envoyâmes en France

Pour être élevée en Couvent,

Etoit dans la plus tendre enfance.

Mr. ARGANT.

Hélas! je me le suis reproché bien souvent,

Me. ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revüe,

Dans

Dans mon cœur, il est vrai, l'absence a triomphé.
 L'éloignement, l'oubli, le tems, ont étouffé
 La tendresse que j'aurois eüe,
 Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux.
 Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire ;
 Eh! je ne demandois pas mieux.
 Vous ne voulutes pas ; Il a fallu vous plaire :
 En mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma Tante a raison ; elle se justifie.
 C'est votre faute à vous,

Mr. ARGANT. *à Marianne.*

Laisse-moi, je te prie.
 Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité!
 Tout peut se réparer. Daignez voir votre fille ;
 Que je vous la présente ; accordez-moi ce bien.

Me. ARGANT.

Que faire d'une enfant, qui n'est au fait de rien,
 Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
 Qui, sans doute, en a pris l'air, l'esprit & le goût,
 Monsieur, il n'est plus temps. Et j'ose vous répon-
 dre

Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,
 Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
 Qui vient tard dans le monde, y jouë un triste
 rôle.

Pour apprendre à s'y comporter,
 Un parloir de Province est une triste école.

M A-

MARIANNE.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

A Marianne on peut s'en rapporter.

Elle sort du Couvent. Voyez un peu ma niece ;

Oui, voyez comme elle est : vous connoissez aussi

Son esprit & sa gentillesse :

Elle a tout-à-fait réussi.

Me. ARGANT.

On ne compare point une personne unique,

Mr. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

Me. ARGANT.

Il vous plaît au surplus de me faire un Procès ?

Bien gratuit au sujet de cette préférence,

Que j'accorde à mon fils.

Mr. ARGANT.

Mais oui, c'est un excès.

Me. ARGANT.

Est-ce une nouveauté ? Suis-je la seule en France ?

Nous avons deux enfans ; mais l'usage m'absout,

Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

Mr. ARGANT.

L'égalité, Madame, est la loi de nature.

Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait
tout.

Me. ARGANT.

Pouvons-nous mieux placer mon espoir & le vôtre ?

II

Il est bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

Mr. ARGANT.

La nature sans doute en a fait un prodige!

Me. ARGANT.

Elle a versé sur lui ses plus précieux dons.
Il peut aller à tout, si nous le secondons.

Mr. ARGANT.

Peut-on donner dans le prestige?

Me. ARGANT.

Il est homme d'esprit.

Mr. ARGANT.

Qui diable ne l'est pas?

Me. ARGANT.

Homme d'esprit!

Mr. ARGANT.

Mais oui; rien n'est plus ordinaire!

C'est un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlez, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour esprit dans le siecle où nous
sommes

N'est, ou je me trompe fort,

Qu'une frivole effervescence,

Qu'un

Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connois-
sance,

Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolitez, plaifamment habillées,
Quelque superficie, & des expressions
Artistement entortillées;
Joignez-y le ton suffisant,

Voilà les qualitez de l'esprit d'aprént,
Pour moi, mon avis est, dût-il paroître étrange
Que ces petits Messieurs, qui sont si florissans,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient, en
échange,
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bonsens,

S C E N E IV.

LE MARQUIS, *Mr. ARGANT*,
Me. ARGANT, *MARIANNE*.

LE MARQUIS.

MAis, Madame, à propos, suivant toute ap-
arence,

Mon mariage projeté
Pourroit ce soir être arrêté.

Me. ARGANT.

J'en ai du moins quelque espérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçu vingt complimens:

Et nous ne songeons pas aux présens qu'il faut faire.
Ne

Ne trouveriez-vous pas qu'il seroit nécessaire
 D'aller, chez l'Empereur, choisir des Diamans,
 Il convient d'envoyer demain les Pierreries:
 C'est l'ordre; & l'on ne peut, quand on est régulier,
 Manquer à ces galanteries.

Me. ARGANT.

Il est vrai: j'allois l'oublier.
 Vous avez bien raison; c'est penser à merveille.

Mr. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je viens de commander que l'on mit vos chevaux.

Mr. ARGANT.

Doucement; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille,
 Argant, vous avez une sœur.

Me. ARGANT.

au Marquis.

Est-ce là son affaire? Allez, je vais vous suivre.

Mr. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre;
 Je comptois y passer des jours pleins de douceur,
 Et mourir satisfait de son sort & du vôtre.
 Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
 Je ne sçais point aimer l'un aux dépens de l'autre,
 Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié,
 L'égalité devroit regner dans tout le reste.
 Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste?

Par-

Parlez. Mais sentimens vous sont assez connus.
Parlez donc; qu'entre nous votre bouche pro-
nonce.

Au fond de votre cœur cherchez votre réponse,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'est à vous l'un & l'autre à régler sa fortune.
Je ne sçais point blamer la générosité.

Mr. ARGANT.

La générosité! Mais ce n'en est point une;
Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces distinctions je vous laisse le maître.
Quant à moi, j'ai, Monsieur, un trop profond
respect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

Mr. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu suspect.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas qu'une sœur, que je n'ai jamais vuë,
Ne m'intéresse aussi. Vous n'avez pas besoin
De me piquer d'honneur. Le sang parle de loin;
Mais

Mr. ARGANT.

Hé bien, quelle est donc cette crainte imprévuë?
Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremise . .

F

Et

Et... si j'ai le malheur de ne pas réussir,
 D'échouer dans cette entreprise,
 Hé bien, vous m'en accuserez.
 Qu'en arrivera-t'il? Que vous me haïrez.
 Cette affaire est trop délicate.
 Et Madame, d'ailleurs, parcît tacitement
 M'ordonner assez nettement
 De ne m'en pas mêler.

Mr. ARGANT.

Vôtre prudence éclate!

LE MARQUIS.

Mon silence pourtant n'empêche pas mes vœux.
 Je serai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCENE V.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT,
 MARIANNE.

Me. ARGANT.

Ainsi, vous n'avez point de reproche à lui faire!

Mr. ARGANT.

à part.

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.
haut.

Nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien,
 Cinquante mille écus de rente
 Francs & quittes de tout; du moins je ne dois rien
 Je crois que, pour Argant, la chose est différente
 N'in;

N'importe. De sa sœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me restraints pour elle au tiers, & même au
quart,

Avec sa légitime on voudra bien la prendre ;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

Me. ARGANT.

Que me dites-vous là ?

Mr. ARGANT.

N'en doutez nullement.

Me. ARGANT.

Qui voudroit s'en charger ?

Mr. ARGANT.

Acceptez seulement.

Me. ARGANT.

à part.

C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle,
Pour m'engager toujours, sur ce trompeur espoir,
A retirer ma fille.

Mr. ARGANT.

Hé bien ?

Me. ARGANT.

Il faudra voir.

Auriez-vous par hazard quelque parti pour elle ?

Mr. ARGANT.

Oui.

F 2

Me.

Me. ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Est-ce une affaire sûre & prompte à terminer ?

Mr. ARGANT.

Bas à Marianne.

Dés aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

S C E N E - V I.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT.

MAis est-ce un sujet qui convienne ?

Mr. ARGANT.
A merveille.

Me. ARGANT. *A part.*

Tant pis.

Mr. ARGANT.

Je suis sa caution.

Me. ARGANT *à part.*

Ah ! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

Mr. ARGANT.

A part.

Il faut fraper le coup.

Me. ARGANT. *A part.*

Quelle est donc sa pensée ?
Mr.

Mr. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuste & la plus dure
A peinte à votre idee avec tous les défauts
Qu'on peut puiser au fond d'une triste Clôture :

S C E N E VII.

Mr. DOLIGNI pere, MARIANNE,
Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Mr. ARGANT.

Quels qu'ils soient vrais ou faux,
Telle qu'elle est enfin, on offre de la prendre ;
Et le fils de Monsieur, si vous le permettez . . .

MARIANNE.

A part.

Ah Ciel !

Mr. ARGANT.

Avec plaisir deviendra votre gendre.

Me. ARGANT.

Bas à Mr. Argant.

Quoi ! le fils de Monsieur . . . Vous me compro-
mettez,

Mr. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE *à part.*

Dieu ! que viens-je d'entendre

F 3

Ah,

Ah, quelle trahison!

Me. ARGANT.

Monseigneur nous fait honneur.

Mr. DOLIGNI *pere.*

Ce sera pour mon fils le comble du bonheur.

Me. ARGANT.

A part.

Je sçais qu'il aime ailleurs, feignons. *Haut.* Il faut se rendre.

Mr. DOLIGNI *pere.*

Mon fils ne peut jamais être mieux assorti.

Me. ARGANT.

A Marianne.

Qu'on le fasse venir.

MARIANNE.

Madame, il est sorti.

Me. ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans; qu'on y voye.

MARIANNE.

Il doit avoir pris son parti.

Me. ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoie.

MARIANNE.

A part.

Bon, le voici qui vient.

Mr. ARGANT *bas à Doligni pere.*

Il n'est pas averti.

SCE.

S C E N E VIII.

*Mr. DOLIGNI fils , Mr. ARGANT ,
Me. ARGANT , Mr. DOLIGNI pere ,
MARIANNE.*

Me. A R G A N T.

Messieurs, il vous plaira de garder le silence:
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité se taise absolument;
Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance;
Autrement, marché nul: je vous le dis d'avance,
Je reprends ma parole & mon consentement.

DOLIGNI *fils.*

Le Marquis vous attend avec impatience.

Me. A R G A N T.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

DOLIGNI *fils.*

Vous voyez mon saisissement.

Me. A R G A N T.

La désireriez-vous?

DOLIGNI *fils.*

Ah, si je la désire!

Si je soupire après ce précieux instant!
C'est avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE *à part.*

Qui n'eût dit qu'il m'aimoit?

F 4

Me.

Me. ARGANT.

Hé bien, foyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre espoir.

MARIANNE.

A part.

Hélas! c'en est donc fait.

Me. ARGANT.

Il m'est bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préféreriez ma fille.

DOLIGNI *fls.*

Votre fille?

Me. ARGANT.

Eh qui donc?

DOLIGNI *fls.*

La foudre m'a frappé.
Ah Ciel! quelle erreur m'a trompé?

Me. ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je!

DOLIGNI *fls.*

Il est inexprimable.

On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez sans doute un bien inestimable.
Mon pere, épargnez-vous ces signes superflus:
Je ne puis, mon désordre a trop sçu me confondre.

Me. ARGANT.

*A M. Doligni pere.**A M. Doligni fls.*

De grace, laissez donc... Ne pourrai-je sçavoir?..

DO.

DOLIGNI *fils.*

L'excès de vos bontez ne pouvoit se prévoir:
Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

Mr. DOLIGNI *pere. Bas à son fils.*

Tu ne sçais pas le bien que tu vas refuser.

DOLIGNI *fils.*

A son pere.

A Me. Argant.

Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur
trop sensible

A mis à votre choix un obstacle invincible.

Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser.

J'ai crû qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore.

Ah! je fais à ses yeux un éclat indiscret:

Mais la nécessité m'arrache mon secret.

Me. ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

DOLIGNI *fils.*

Il l'ignore.

Me. ARGANT.

Eh, Monsieur, quel est-il?

Mr. DOLIGNI *fils. Montrant Marianne.*

Il est devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! Monsieur, vous devez préférer ma cousine.

Me. ARGANT *à Messieurs Argant, & Doligni
pere.*

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

F 5

Mr.

Mr. ARGANT.

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine.
Sçachez, à votre tour . . .

Me. ARGANT. *En s'en allant.*

Ah! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

S C E N E IX.

*Mr. ARGANT, Mr. DOLIGNI père,
Mr. DOLIGNI fils, MARIANNE.*

DOLIGNI *fils.**A Mr. Argant.*

AH! Monsieur, pardonnez . . .

Mr. ARGANT.

Il faut que je l'embrasse.

DOLIGNI *fils.*

Comment donc?

Mr. ARGANT.

Ses refus ont montré son amour.

Il vient d'en donner sans détour

La preuve la plus sûre & la plus efficace :
S'il avoit accepté, j'en serois moins content.

Mr. DOLIGNI *fils.*

Vous me permettez donc de demeurer constant ?
Mr.

Mr. ARGANT.

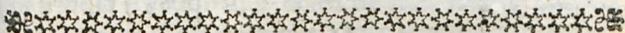
A Mr. Doligni pere.

Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.

A Mr. Doligni fils.

Ne t'embarrasse pas, va, tu seras mon gendre.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE IV.

SCENE I.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

L s'en mêle encor à son âge !

Eh, que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens,
Si la vieilleffe n'est pas sage.

LA FLEUR.

Jugeons un peu moins vite, ou soyons indulgens.
Supposé que l'amour ait part à ce mystere;
Il me semble qu'un fils devoit, avec raison,
Ignorer, ou chacher les foibleffes d'un Pere.

LE MARQUIS.

Est-ce ma faute à moi si toute la Maison
En parle? Mais cela ne m'embarrasse guere.
N'est-il venu personne apporter un Billet?

Il doit en venir un; j'en suis fott inquiet.

LA FLEUR.

Je n'ai rien vû.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LA FLEUR.

Mais à propos, j'espere...

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, qu'espere-tu?

LA FLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LA FLEUR.

Parce qu'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage?

LA FLEUR.

Il a cette vertu

D'amender les gens de votre âge.

La raison les attend au fond de leur ménage.

L'hymen est ordinairement

Le tombeau du libertinage,

A moins qu'on nait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Affurement:

Oui,

Oui, l'exemple me rendra sage.

LA FLEUR.

Vous vivrez comme auparavant ?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant,
Renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hyver au fort de mon printems,
M'enfoncer, m'abimer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un sot.

LA FLEUR.

Ah, pauvre malheureuse!

LE MARQUIS.

Hem ?

LA FLEUR.

Moi, je ne dis mor.

On entend quelque bruit.

LE MARQUIS *seul.*

Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un sup-
plice,

Ah, si ce pouvoit être un Billet d'Arthénice!

LA FLEUR.

Tenez, c'est un Billet joliment tortillé.

LE MARQUIS *lisant à part.*

„ Mes résolutions sont prises.

„ Venez où vous sçavez à huit heures précises.

LA

LA FLEUR *à part.*

Comme il a l'air émouffillé!

LE MARQUIS *continuant.*

„Malgré tous mes parens... La maudite Cohorte!

„Pour vous suivre ce soir, je les tromperai tous.

„Je sens que mon devoir en murmure... Qu'im-
porte?

„Mais on n'est plus à soi, lorsque l'on est à vous.

Ah pour moi quel bonheur! ou plutôt quelle gloire!

Ne perdons point de tems.

Il tire un écrain de sa poche.

LA FLEUR.

Quelle est donc cette histoire?

LE MARQUIS.

Avec ces diamans va faire de l'argent;

Cours emprunter dessus à l'un de nos Corsaires

Les deux mille Louïs qui me sont nécessaires.

Viens me les apporter: sur tout, sois diligent.

J'ai des ordres encore à te donner ensuite.

Voici Madame Argant, sauve-toi, prends la fuite.

S C E N E II.

*Me. ARGANT, LE MARQUIS.**Me. ARGANT.*

Où va-t-il porter cet écrain?

LE MARQUIS.

Chez un Metteur en œuvre.

Me,

Me. ARGANT.

Eh pourquoi donc?

LE MARQUIS.

J'ai craint

Pour quelques diamans, qui du moins à ma vue

Paroissent en danger. Pour ne rien hasarder,

J'envoie en faire la revûë.

Il s'en perd bien souvent, faute d'y regarder.

Me. ARGANT.

C'est bien fait. Ce présent n'est-il pas fort honnête?

LE MARQUIS.

Honnête! ah, pour le moins; & j'en suis très-con-

tent.

Me. ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.

Votre pere obstiné m'embarasse pourtant:

Il paroît opposer la même résistance.

En vain j'ai de sa niece employé l'assistance:

Ce refus me paroît d'autant plus surprenant

Qu'elle a, sur mon époux, un empire étonnant

Et que, pour ainsi dire, elle en est adorée.

Vous souriez?

LE MARQUIS.

Qui, moi?

Me. ARGANT.

Peut-on sçavoir pourquoi?

LE MARQUIS.

Ce n'est rien.

Me. ARGANT.

Une mere aussi tendre que moi

De

De votre confiance a droit d'être honorée.
De grace, dites-moi . . .

LE MARQUIS.

Daignez me dispenser . . .

Me. ARGANT.

Non; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous
taire,

Plus vous me donnez à penser;
Je veux absolument entrer dans ce mystere.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu
Pour vous sacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le silence,
Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, Madame, il faudroit me pro-
mettre . . .

Me. ARGANT.

Hé quoi?

LE MARQUIS.

Dene me point commettre.

Me. ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

Pose vous en prier,
D'ailleurs, quoiqu'il en soit de cette confiance,
Croyez que je n'en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.
Marianne, entre nous, vous est-elle connuë?
Oui, lorsqu'avec mon Pere elle est ici venuë,
Sça-



Scavez-vous, comme un fait bien sûr & bien constant;

Qu'il existoit encore en France
Une autre Demoiselle Argant?

Me. ARGANT.
Sans doute.

LE MARQUIS.
En aviez-vous une entiere assurance?

Me. ARGANT.
Mon mari le disoit.

LE MARQUIS.
J'entends.

Me. ARGANT.
Oui, je crois dans mon jeune temps
Avoir oüi parler du Pere & de la fille;
D'ailleurs, nous habitons des lieux trop différens
Pour être bien au fait du sort de vos Parens.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.
Il y paroît.

Me. ARGANT.
En quoi?

LE MARQUIS.
Sur tout point de corroux.

Me. ARGANT.
Je n'entens rien à ce mystere.

LE MARQUIS.
Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la niece de mon Pere

G

Me.

Me. ARGANT.

Elle ne seroit point sa niece?

LE MARQUIS.

Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.
Hé vraiment non?

Me. ARGANT.

Ah, quelle découverte!

LE MARQUIS *à part.*

Il l'entend à merveille!

Me. ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une histoire pareille?
D'où la sçait-on? Comment? quel en est le témoin?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau frere,
En buvant chez le Suisse, a fort innocemment
Révélé tout ce beau mystere.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique,
Qu'on nommoit Marianne.

Me. ARGANT.

Après;

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle est morte avant lui, que rien n'est plus
constant:Que c'est une histoire publique,
Et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.

Me.

Me. ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux sont morts depuis long tems.
Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je pense trop bien
Pour oser en conciere rien.

Me. ARGANT.

A part.

Quoi ! chez moi ! sous mes yeux ! feignons de
n'en rien croire ;
Et ne dégradons point le Pere aux yeux du fils.

Haut.

Non ; plus je pense à cette histoire,
Plus je vois que ce sont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, sur cet article, assurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours yvres ou fots.
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Imposez leur silence ;
Et du premier d'entr'eux, qui ne se taira pas,
En le chassant d'ici, punissez l'insolence.

LE MARQUIS.

Madame . . .

Me. ARGANT.

N'ayons point là-dessus de débats ;
Il le faut ; je le veux ; la chose est expliquée.

LE MARQUIS.

Vous serez obéie.

G 2

Me.

Me. ARGANT. *A part.*

Ah, que je suis piquée!

Haut.

Mon Mari comblera mes vœux.

L'honneur de s'allier à des Gens d'importance,

Quand il se verra devant eux,

Indubitablement vaincra sa résistance.

A part.

Haut.

Je sçaurai l'y forcer. Je viens de recevoir

Un Billet d'assez bon augure.

Chez le Comte d'Ausbourg on nous attend ce soir.

Il est Oncle de la future.

C'est chez lui qu'on s'assemble; & l'on y soupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Me. ARGANT.

Vous sçavez sa demeure?

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

Me. ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais... au sortir de l'Opera.

Me. ARGANT.

Si vous veniez plutôt!

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas l'usage;
Et par tout où l'on soupe, il faut arriver tard.

Me.



Me. ARGANT.

Oui, mais l'occasion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'achemineraï, quand il en sera tems.

Me. ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous serez tous contents.

SCENE III.

LE MARQUIS seul.

Rien n'est plus ravissant que cette conjoncture.
Deux Rendez-vous ensemble! un d'hymen!
un d'amour!

Ceci veut de l'ordre... Oui... Chacun aura son
tour;

Et j'aurai mis à fin ma première ayanture,
Quand... C'est la Fleur.

SCENE IV.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Où font mes deux mille louis?

LA FLEUR.

Dans votre Cabinet.

LE MARQUIS.

Bon ; je m'en réjouis.

Allons, presse , à cheval.

LA FLEUR.

Quelle affaire nous presse

LE MARQUIS.

Va t'en faire arranger la petite maison ;

Commande un souper propre & suivant la saison

Fais y porter d'ici du vin de chaque espee ?

Que tout soit à la glace & qu'on fasse grand feu

Qu'on éclaire par tout.

LA FLEUR.

La fête sera belle !

Et la Future y fera t'elle ?

LE MARQUIS.

Point de sottise demande.

LA FLEUR.

Allons.

LE MARQUIS.

Attends un peu

Que voulois-je dire? .. ha !

LA FLEUR.

Ma surprise est extrême

LE MARQUIS.

Que ma Chaise de Poste y soit & des Relais.

Fais-y porter aussi . . .

LA FLEUR.

Voilà bien des apprêts !

LE

LE MARQUIS.

Combien? deux habits d'homme & du linge de même.

LA FLEUR.

Des habits & du linge?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LA FLEUR.

Est ce que vous voulez y faire une retraite?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira, Que rien ne t'inquiette.
La curiosité te travaille l'esprit?

LA FLEUR.

Mais, Monsieur, tout ceci . . . franchement, à
vrai dire;

Un jour comme aujourd'hui, me donné du tintoin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre! ha! parbleu, je t'admire!

Fait-il tout-à-fait nuit?

LA FLEUR.

Bon! le jour est bien loing

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise.
C'est bien, va donc.

LA FLEUR.

A part.

Allons. Il a de l'argent frais,
je n'en serai jamais payé que par surprise.

G 4

LE

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas?

LA FLEUR.

Je m'en y vais.

A part.

Oui, risquons le Paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde?

LA FLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LA FLEUR.

C'est qu'avec votre argent...

LE MARQUIS.

Quoi?

LA FLEUR.

Je viens d'acquitter

Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Et qui t'en a prié?

LA FLEUR.

La pitié, le besoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin!

LA FLEUR.

Vous avez de l'argent?

LE

LE MARQUIS.

Qu'importe?
Emprunter pour payer, parbleu, rien n'est plus
fou.

LA FLEUR.

C'étoit un pauvre Here; il n'avoit pas le sou:
Et puis six cens écus, la somme n'est pas forte.
Me le pardonnez-vous?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LA FLEUR.

Mais d'honneur?

LE MARQUIS.

Oui, Quel est ce coquin de créancier?

LA FLEUR.

La Fleur.

LE MARQUIS.

Toi?

LA FLEUR.

Moi.

LE MARQUIS.

Mons de la Fleur vous n'aurez plus la bourse.
Va.

LA FLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre course.
Et vite & vite, allons nous payer par nos mains.

SCENE V.

*MARIANNE, LE MARQUIS.*MARIANNE *à part.*

D'Où viennent, tout à coup, de si cruels dé-
dains?
D'abord, en me voyant, comme elle s'est aigrie!
Il faut absolument quitter cette maison.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas sans raison.
Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.
Vous avez besoin d'y penser.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir? . . .

LE MARQUIS.

Daignez m'en dispenser.
Ma chere petite cousine,
Tout ne réussit pas toujours selon nos vœux.
Il arrive par fois des contretens fâcheux;
Pour y remédier, il faut être bien fine;
Mais comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez, C'est ce que je désire.

SCE-

SCENE VI.

MARIANNE seule.

Quoi, tout le monde ici se trouve réuni
Pour me défespérer? Mais qu'a-t'il voulu
dire?

Quelqu'un adresse ici ses pas.

SCENE VII.

ROSETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

Rosette, si tu peux, tire-moi d'embaras.
Ma tante est contre moi d'une colere extrême,
Qu'ai je dit? qu'ai-je fait? que m'est-il arrivé?
J'ai beau m'examiner moi-même;
Dans le fond de mon cœur, hélas! je n'ai trouvé
Que zele, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon si brusque & si cruelle;
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture:

„ Il faudra s'en laisser charmer;

„ Cette petite créature

„ Finira par se faire aimer.

Il faut bien que le Diable ait ici fait des siennes:
Je ne connois que lui pour jouer de ces tours.

Mais vos recherches & les miennes

Ne

Ne nous avançant pas, il faut d'autres secours;
 Vous ne sçavez pas tout. Je me suis évadée
 Pour vous dire à quel point Madame est en cour.
 En un mot, elle est dans l'idée, (roux;
 De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remène où l'on m'a prise.

ROSETTE.

Monseigneur adresse ici ses pas;
 Voyez si vous pourriez parer cette entreprise.

S C E N E V I I I .

Mr. ARGANT, MARIANNE.

Mr. ARGANT.

Marianne! Et pourquoi te trouvaj-je éplorée?

MARIANNE.

Hélas! mon oncle, au nom de la tendre amitié
 Dont, par vous seul ici, je me vois honorée,
 De grâce, dites-moi, par bonté, par pitié,
 Qu'est-ce donc qui se passe à mon desavantage?
 Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs;
 Tout inconnus qu'ils sont, ils m'arrachent des
 pleurs.

Ne me les laissez pas ignorer d'avantage;
 Innocente, ou coupable, instruisez-moi de tout.

Mr. ARGANT.

De quoi?

MA-

M A R I A N N E,

Cette infortune est réelle & publique.

Mr. A R G A N T.

C'est une Enigme obscure, ou plutôt chimérique,

Dont je ne puis venir à bout.

Je ne te connois point de nouvelle infortune.

M A R I A N N E.

Ah! vous dissimulez.

Mr. A R G A N T.

Non, je n'en sçache aucune.

M A R I A N N E.

Pourquoi donc, à présent, attirai-je les yeux

De tout ce qui nous environne?

D'où viennent ces regards furtifs & curieux

Qu'on attache en secret sur toute ma personne?

Mr. A R G A N T.

Eh mais, tout cela vient du plaisir de te voir

C'est qu'ici tout le monde t'aime.

M A R I A N N E.

Quoi donc, ai-je changé? Ne suis-je plus la même?

Ils ont d'autres motifs que je ne puis sçavoir.

Et par quelle aventure, à nulle autre pareille,

N'est-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi;

Et qu'en me regardant tout le monde d'ici

Sourit avec malice, & se parle à l'oreille?

Et ma tante elle-même, avec la dureté

La plus grande & la plus cruelle,

Vient

Vient de me chasser de chez elle.
 Elle a poussé la cruauté
 Jusques-à me défendre à jamais sa présence.

Mr. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux si soudain ?

MARIANNE.

Et moi, toute éperduë, examinant en vain
 Ma triste & timide innocence,

Je suis venuë ici ; j'ai trouvé votre fils,
 Qui m'a dit quelques mots, où je n'ai rien compris
 A peine il m'a laissée incertaine & flotante,
 Au milieu de mon trouble & du plus grand effroi,
 Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante,
 Toujours, de plus en plus, en courroux contre
 moi,

Veut se débarrasser de ma vûë importune,
 Et me faire enlever.

Mr. ARGANT.

Ah ! tout est découvert ;
 Un indiscret ami nous perd :

Elle sçait tout.

MARIANNE.

Quoi donc ?

Mr. ARGANT.

Grand Dieu ! quelle infortune !
 Mon secret est trahi.

MARIANNE.

Quel est donc ce regret ?

Mr.

Mr. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir Vous parlez de secret!

Mr. ARGANT.

Il faut que je le cherche Ah! le voici lui-même.

SCENE IX

Mr. DOLIGNI pere, Mr. ARGANT,
MARIANNE.

Mr. ARGANT.

CRüel! qu'avez-vous fait?

Mr. DOLIGNI.

Qui moi? Qu'est-ce que c'est?

Mr. ARGANT.

Eh! morbleu, l'on sçait tout.

Mr. DOLIGNI.

Doucement, s'il vous plaît;

Mr. ARGANT.

Je suis désespéré.

Mr. DOLIGNI.

Quel courroux est le vôtre!

Mr. ARGANT.

Votre indiscretion . . .

Mr.

Mr. DOLIGNI.

Quoi?

Mr. ARGANT.

Nous perd l'un & l'autre.
Vous aviez mon secret!

Mr. DOLIGNI.

Il est encor entier.

Mr. ARGANT.

Ma femme est furieuse.

Mr. DOLIGNI.

Elle fait son métier.

Mr. ARGANT.

Que la plaisanterie est ici mal placée!
Je vous dis que ma femme est si fort courroucée
Contre elle & contre moi, qu'elle est dans le
dessein,

Comme je l'ai prévu, d'user de violence,
De me l'arracher de mon sein,
De la mettre en lieu sûr.

Mr. DOLIGNI.

Ah, quelle turbulence!
Parbleu, c'est qu'elle sçait, à n'en pouvoir douter
Que ce n'est point là votre niece.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune est tendre Maitresse.

MARIANNE.

A Mr. Doligni.

Qu'entends-je! Que m'apprenez-vous?

A Mr.

A Mr. Argant.

Ce n'est pas sur la foi du lien le plus doux
Que je suis chez vous & chez elle?
Hé, pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?..
Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle.

Ah! cessez de me retenir.

De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah Dieu! peut-on former un si cruel projet?
Du plus affreux Roman je me vois le sujet,

Mr. DOLIGNI.

Elle ne sçait donc pas sa véritable histoire?

Mr. ARGANT.

Hé non. Vous me jetez dans un autre embarras.

MARIANNE.

Je veux sçavoir de qui j'ai reçu la naissance.
Remettez-moi sous leur puissance;

Quels que soient mes parens . . .

Mr. ARGANT.

Dans peu tu le sçauras.

MARIANNE.

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente.

Je vais m'aller jeter aux genoux de ma tante. . .

Quel nom m'échappe encor!

Mr. DOLIGNI.

Elle vient de partir.

Mr. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites-moi donc sortir;

H

La

La fin n'en peut être trop prompte.

Mr. ARGANT.

Crains d'apprendre ton sort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus longtemps l'opprobre ou je me vois.

Mr. ARGANT.

Modere donc un peu les accens de ta voix.

MARIANNE.

Non; c'est au désespoir à rétablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

Mr. ARGANT.

Je suis moins criminel que tu ne l'oses croire.
Sois instruite de ton état.

Cette vive amitié qui t'outrage & te blesse
Trouvera dans ton ame un retour éternel;
Apprends que toute ma tendresse
N'est que de l'amour paternel.
Ah! . . . ma fille . . .

MARIANNE.

Qui vous . . . mon pere?
Hè pourquoi si longtems me cacher mon bonheur?

Mr. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à présent le fond de ce mystere.
Puisque j'ai le bonheur de vous appartenir,

Le

Le sort peut, à son gré, régler mon avenir.
Il m'a fait plus de bien qu'il n'en sçauroit détruire.

Mr. ARGANT.

Non; j'ai pris mon parti, puisqu'on me pousse à
bout;

Mais pour toi, laisse-moi le soin de te conduire.

Argant n'envahira point tout,

Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique;

Que nous avons encor une fille à pourvoir.

Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique,

Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir,

Me réduise à pleurer ma fille infortunée;

J'empêcherai plutôt cet injuste hyménée;

Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.

Pour la première fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur est le mien!

Mr. ARGANT.

On te viendra chercher.

Quand il en sera tems, je te serai paroître.

MARIANNE.

Hé pourquoi voulez-vous que je sois à jamais

Le fléau de ceux que j'adore?

Joignez à vos bontés la grace que j'implore;

Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

Mr. ARGANT.

On m'attend; obéis. Et vous, Ami fidelle,

Ne m'abandonnez pas; daignez prendre soin d'elle.

H 2

Re-

Restez; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

Mr. DOLIGNI.

Partez: mais en chemin...:

Mr. ARGANT.

Hé bien, quoi?

Mr. DOLIGNI.

N'allez pas user votre courage.

Mr. ARGANT.

Oh! j'en aurai de reste.

Mr. DOLIGNI.

On est brave de loin...:

Le Ciel lui foit en aide! Il en a bien besoin.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

~~~~~

## ACTE V.

### SCENE I.

*LA FLEUR seul.*

**L**A bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle!  
Comment donc! hé pour qui Madame me  
prend elle?

Pour un benêt de précepteur?

J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable!  
Mais a t'on jamais fait paier au serviteur  
Les sottises du Maître? Il est assez probable  
Que

Que je ne perdois pas dessus, grace à mes soins ;  
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.  
Serviteur : on me chasse ; où diantre faire voile ?

## S C E N E II.

## ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

**L**A Fleur, que fais-tu là ?

LA FLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile ! comment est-ce qu'en bonne foi  
Tu crois en avoir une à toi ?

Qu'as-tu ? Qu'arrive-t'il dans tes affaires ?

LA FLEUR,

Que Madame m'a fait agréer mon congé.

J'ai

ROSETTE.

Ton congé, mon Enfant ?

LA FLEUR.

Oui, pour présent de nôce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait ?

LA FLEUR.

Moi.

ROSETTE.

Tu mens.

H 3

LA

LA FLEUR.

Mon crime est d'être un for.

ROSETTE.

Hé bien, tu mens encor.

LA FLEUR.

On m'impute un négoce

Que mon Maître a baclé, sans m'en dire un seul mot;  
Et la prévention demeurant la plus forte,

L'innocence est mise à la porte;

On m'oblige avec elle à prendre mon parti:

Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton Maître; il t'auroit perverti.

D'ailleurs, peut-on sçavoir d'où vient tout ce grand  
buge?

## S C E N E III.

*Me. ARGANT, ROSETTE,  
LA FLEUR.*

Me. ARGANT.

**C**OMMENT; ce misérable est encore en ces lieux?  
Fidelle confident d'un trop coupable Maître...

LA FLEUR.

Madame, en vérité, l'Enfant qui vient de naître...

Me. ARGANT.

Tais-toi; fors; &amp; jamais ne parois à mes yeux.

SCE-

## SCENE IV.

Me. ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'Est-il permis d'enter dans vos douleurs secret-  
tes ?

D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré  
vous ?

Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

Me. ARGANT.

On ne reçut jamais de plus sensibles coups.

On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie . . .

Mon cœur est suffoqué . . . je ne puis respirer.

*Rosette lui donne un fauteuil.*

Avec indignité ma tendresse est trahie.

Ai-je assez de sujets de me désespérer ?

L'objet, dont je n'étois que trop préoccupée,

Que j'aimois du plus tendre, ou du plus fol amour,

Mon fils . . . Ce n'est qu'un fourbe. Il m'a toujours  
trompée.

Sa perfidie enfin éclatte au plus grand jour.

Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute.

Je faisois tout pour lui ; Rosette tu le sçais ;

Et je craignois roûjours de n'en pas faire assez,

J'aurois donné mon sang jusqu'à la moindre goutte

Pour assurer le sort, la fortune, & l'état

Du crüel qui m'a fait l'offence la plus noire.

Une famille illustre ouvroit à cet ingrat

Le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire ;

Dans leur sein, dans leurs bras il alloit être admis ;

Il alloit devenir leur plus chere espérance,

H 4

L'ob-

L'objet de tous leurs soins. Ah , quelle différence!  
Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refusé cette grande alliance?

Me. ARGANT.

Apprends comment il s'est perdu.  
Nous étions assemblés: il étoit attendu.  
Moi-même j'aspirois , avec impatience ,  
Au plaisir de le voir , de jouir des effets  
Que devoit produire sa vûë ;  
Je comptois les momens . . . attente superfluë !  
Au mépris des sermens que le traître m'a faits  
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même ;  
De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé ,  
Il s'y sacrifioit ; & n'étoit occupé  
Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime.  
Né scachant que penser d'un retard indiscret ,  
Pour l'excuser encore je faisois mon possible ;  
Enfin , l'on est venu m'en instruire en secret.  
Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible.  
Alors , pleurant de rage , il a fallu sortir.  
Juge de mon état , de la douleur amere ,  
De la confusion que j'ai dû ressentir.  
Je suis désespérée . . . Oh , déplorable mere !  
C'en est fait , je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le sauver.

Me. ARGANT.

Ah ! la raison m'éclaire,  
Je penetre plus loin que jamais je ne fis.

Sup-

Supposé que l'on puisse appaiser cette affaire,  
Et dérober sa tête aux rigueurs de la loi,

En est-il moins perdu pour moi,

Si-tôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse?

Sous les dehors trompeurs d'un caractère heureux

Je vois qu'il a toujours abusé ma foiblesse.

Ce trait de lumière est affreux.

Ah, grand Dieu! que j'étois cruellement séduite!

J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour...

Me. ARGANT.

Non, quand la confiance est une fois détruite,  
C'en est fait, pour jamais il n'est plus de retour.

Rosette, laissez-nous.

S C E N E V.

Mr. ARGANT, Me. ARGANT.

Me. ARGANT *se levant.*

**H**E' bien, quelle nouvelle?

En a-t'on? l'aventure est-elle aussi cruelle

Qu'on le dit?

Mr. ARGANT.

Je vous en réponds,

Avec son bel esprit qui vous avoit séduite,

Votre fils, comme un sot, a donné tout de suite

Dans un piège grossier tendu par des fripons;

Et le premier exploit de ses premières armes

Est un enlèvement bien conditionné.

Dans un azile détourné

Il croyoit emmener, sans trouble & sans alarmes,  
Son illustre conquête; il n'avoit rien prévu;  
Lorsque trahi par elle & pris au dépourvû,

On est venu troubler sa joye.

L'indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,

Au lieu d'abandonner sa proye,

A tous ses assaillans a livré le combat;  
Mais, étant le plus foible, il a fallu se rendre.  
Il est entre leurs mains, pris & même blessé.

Me. ARGANT.

Blessé? le malheureux! quel parti faut-il prendre?

Mr. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laissé,  
Croit avoir quelque espoir d'empêcher les pour-  
suites;

Et, comme il est intelligent,

Peut-être avec beaucoup d'argent

Cette avanture là n'aura pas d'autres suites.

Me. ARGANT.

Les suites n'en seront funestes que pour moi.  
Idole de mon cœur! malheureuse chimere!  
Fils indigne! Ah! le Ciel te devoit une Mere  
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.  
Est-ce au fond de mon sein qu'il a puisé ces vices?  
Pour lui seul j'ai laissé ma fille dans l'oubli;  
La moitié de mon sang y reste enseveli;  
Je faisois à l'ingrat les plus grands sacrifices:  
Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer!  
Mahonte est mon salaire! hélas, qui l'eût pû croire?

Pour

Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer:  
 Mais je remporterai cette affreuse victoire.  
 Va, ma haine commence où mon erreur finit.

*A Mr. Argant.*

Triomphez . . . le Ciel me punit.

Mr. ARGANT.

Hé! ne séparez point mon intérêt du vôtre.  
 Sans nous rien reprocher, gémissons l'un & l'autre  
 Sur les égaremens de ce fils trop ingrat.  
 Si je l'ai toujours vû d'un œil un peu sévère,  
 Je n'en avois pas moins des entrailles de Pere;  
 Je l'aimois comme vous; mais avec moins d'éclat.  
 Je tenois ma tendresse un peu plus renfermée;  
 Et je ne demandois à votre ame charmée,  
 Que de cacher l'excès de son enchantement.  
 Hélas! Si quelquefois je vous en ai blâmée,  
 Excusez le motif; trop sûre d'être aimée,

La jeunesse abuse aisément  
 Du foible qu'on a pour ses charmes.

Plus les enfans sont chers, plus il est dangereux  
 De leur trop laisser voir tout ce qu'on sent pour  
 eux.

Je gémis du sujet qui fait couler vos larmes:  
 Votre courroux est juste; Argant l'a mérité.  
 Mais si vous le voyez, comme je l'envisage,  
 Au milieu des transports & des fougues d'un âge  
 Où la raison n'est pas à sa maturité,  
 Vous devez conserver un rayon d'espérance.  
 Je l'ai laissé confus, honteux, mortifié.  
 Je drois que son état est digne de pitié.

Un

Un malheur instruit mieux qu'aucune remon-  
trance.

Il peut se corriger. Il est encore temps.

Ce qu'il vient d'effuyer finira son yvresse.

Hè! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse  
Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

Me. ARGANT.

Discourez un peu moins, & montrez-vous plus  
sage.

Mr. ARGANT.

Moi?

Me. ARGANT.

Sans doute.

Mr. ARGANT.

Et mais, s'il vous plaît,

Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

Me. ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

Mr. ARGANT.

Je ne sçais ce que c'est.

Je n'en ai, je vous jure, aucune connoissance.

Me. ARGANT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence?

Hé! comment voulez-vous que je ne sçache pas?

Ce qu'ici personne n'ignore?

Mr. ARGANT.

Voyons, que sçavez-vous encore?

Me. ARGANT.

Que votre fils n'a fait que marcher sur vos pas.  
Mon-

Monsieur, vous lui traciez une route assez belle.  
 Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,  
 Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti!

Mr. ARGANT.

J'entends; voilà l'effet d'un rapport infidelle!

Me. ARGANT.

Et quel moyen, hélas! de n'être pas seduit  
 Par l'exemple effréne des foibleffes d'un pere?  
 Quel caractere heureux n'en seroit pas détruit?  
 Ah! c'est, de plus en plus, ce qui me désespere.  
 Qui recevra mes pleurs? Qui fermera mes yeux?

Mr. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fausses allarmes.  
 Calmez-vous sur mon compte; & jugez un peu  
 mieux . . .

Mais on vient; suspendez vos larmes.

S C E N E VI.

Mr. DOLIGNI PERE, Mr. ARGANT,  
 Me. ARGANT.

Mr. ARGANT.

Quoi! déjà de retour?

Mr. DOLIGNI.

Oui, vraiment, me voilà.

Mr. ARGANT.

Vous n'aurez pû conclurre avec ces coquins-là;  
 Leurs propositions sans doute vous effrayent?

Mr,

Mr. DOLIGNI.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se payent  
De raison & d'argent comptant.  
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.  
J'ai réglé, moyenant une somme assez forte  
Dont ces honnêtes gens sont contens.

Mr. ARGANT.

Eh qu'importe?

Mr. DOLIGNI.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul mo-  
ment,

Il faut aller signer & consommer l'affaire.  
Cen'est pas loin d'ici ; c'est chez votre Notaire,  
Où l'Acte est tout dressé.

Mr. ARGANT.

Courons-y promptement ;

*à Me. Argant.*

Supposé, cependant, que cela vous convienne.

Me. ARGANT.

Allez, Messieurs.

Mr. ARGANT.

Partons.

SCENE VII.

*Me. ARGANT, seule.*

**E**T nous, reglons aussi  
L'affaire qui me reste à terminer ici.

RO

Rosette? Holà, quelqu'un? Que Marianne vienne.  
Voyons donc ce que c'est; perçons l'obscurité,  
Dont le mystère ici couvre la vérité.

Quoi? tout ce qui m'est cher s'unit & se rassemble  
Pour me faire essuyer tous malheurs ensemble!  
Mon Epoux & mon fils? . . . J'adorois deux in-  
grats! . . .

Ma Rivale paroît; . . . ne la ménageons pas.  
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.  
Sçachons qui de nous deux doit imposer la loi.

## S C E N E VIII.

M A R I A N N E , Me. ARGANT.

M A R I A N N E.

*A part.*

Q U E s'est-il donc passé? Je vois, sur son visage,  
Tous les traits du courroux qui va tomber  
sur moi.

M e. A R G A N T.

Approchez. N'êtes vous point lassé  
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux?  
N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux?  
Voulez vous me réduire à vous demander grace?  
Ou faut-il vous céder? Prononcez entre nous.

M A R I A N N E.

*A part.*

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage?

M e. A R G A N T.

Répondez donc.

M A R I A N N E.

Hélas! je tombe à vos genoux.

M e.

Me. ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.  
Levez-vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus.  
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus ?

N'est-il pas en votre puissance ?

Ordonnez ; & comptez sur une obéissance  
Qui servira du moins à me justifier.

Délivrez-vous de ma présence.

Je ne demande, hélas ! qu'à me sacrifier.

Me. ARGANT.

Qu'à vous sacrifier ? Est-ce ici votre place ?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur ; vous pouvez m'en punir.

Me. ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t'il fait venir ?

MARIANNE.

Accusez mon erreur & non pas mon audace !

Madame, on ma trompée en m'amenant ici :

C'est une vérité qui peut-être attestée.

Si j'avois été libre, y serois-je restée ?

D'aujourd'hui, seulement, mon sort est éclairci.

Et dès que je l'ai sçu, j'ai tout mis en usage

Pour qu'on me laissât fuir : Je n'ai pû l'obtenir.

Ai-je rien de plus cher que de vous réunir ?

Me. ARGANT.

*A part.*

O ciel ! d'une rivale est-ce là le langage ?

J'ai

J'ai peine à résister à son air ingénu.

*À Marianne.*

Cette énigme est assez difficile à comprendre.

Votre sort, dites-vous étoit inconnu?

Quel est donc ce Roman?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre.

Vous sçavez qui je suis?

Me. ARGANT.

C'est un secret pour moi,

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois?

Me. ARGANT.

Je l'ignore,

D'où vous vient ce nouvel effroi?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

Me. ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE *à part, en regardant par-tout.*

Hélas! je ne vois point mon Pere.

Me. ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE.

*À part.*

Cet abandon me désespère!

Me. ARGANT.

Que cherchez vous regards? Epargnez-vous ces

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez...

Me. ARGANT.

Quelle est votre fortune?

MARIANNE.

Qui moi? je n'en possède &amp; n'en prétends aucune.

Me. ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnuë.

Me. ARGANT.

Continuez,

MARIANNE.

Dans un Couvent,  
Depuis que je suis née, on m'a toujours tenuë.  
Fixez-y mon destin. Je suis prête à partir.  
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais sortir.

Me. ARGANT.

*A part.*

Je n'en avois jamais été si bien frappée.

*Haut.**A part.*

Comptez sur mes secours... On peut l'avoir trompée.

*Haut.*

Je vous les offre volontiers,  
Quel fut votre Couvent? Parlez avec franchise.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

Me.

Me. ARGANT.

Où vous avoit-on mise ?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

Me. ARGANT.

*A part.*

De Poitiers, dites-vous ! Useroient-ils d'adresse !

*Haut.*

C'est un fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE.

Je le sçais.

Me. ARGANT. *à part.*

En effet, seroit-elle ma niece !

*Haut.*

C'est le même Couvent où ma fille est aussi.

*A part.*

Que je suis coupable envers elle.

*Haut.*

Vous l'avez donc vûë ?

MARIANNE.

Oui.

Me. ARGANT.

Si vous la connoissez,

Je suis Mere, excusez des desirs empressez ;

Vous pouvez m'en tracer une image fidelle.

Faites-moi son portrait... Quoi ! vous ne l'osez pas ?

Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas

Que vous en avez en partage.

M A R I A N N E.

Ne me pressez pas davantage  
De vous entretenir de ses foibles attraits.

Me. ARGANT.

En seroit-elle dépourvûë? . . .  
Vous rougissez toujours, & vous baissez la vûë:

M A R I A N N E.

Connoissez-la par d'autres traits  
Plus précieux, plus chers & pour elle  
C'est sa soumission & son profond respect.

Cet Eloge n'est point suspect.

Quels que soient vos desseins, elle y sera fidelle.  
Votre fille; à jamais, sçaura s'y conformer.  
Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous  
même.

Il me reste à vous informer . . .

Me. ARGANT.

De quoi donc? Achevez.

M A R I A N N E.

De sa tendresse extrême.

## S C E N E IX.

*Mr. ARGANT, Mr. DOLIGNI Peres*  
*Au fond du Théâtre*

*Me. ARGANT, MARIANNE.*

Me ARGANT.

**H**E pour qui!

MA-

M A R I A N N E.

Le demandez-vous ?  
Pour une Mere qu'elle adore.

Me. ARGANT.

Moi , puis je mériter des sentimens si doux ?  
Elle ne m'a point vûë encore.

M A R I A N N E.

Hélas ! Pardonnez moi.

Me. ARGANT.

Que dites-vous ? Comment ?  
Eclaircissez en ce moment  
Le mystere que vous me faites.

Seriez-vous !... Plût au Ciel !... Dites-moi qui  
vous êtes.

Ma Niece ... Si j'en crois des transports pleins d'  
appas.

Vous devez m'être bien plus chere.

Mr. ARGANT *s'approchant.*

Vôtre cœur ne vous trompe pas.

Embrassez votre fille.

Me. ARGANT, *embrassant sa fille qui se  
jette à ses genoux.*

O trop heureuse Mere !

M A R I A N N E.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers !

Me. ARGANT.

Pardonnez moi tous deux , & partagez ma joie.  
Dans la félicité que le Ciel me renvoye,  
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

Mr. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente!

Me. ARGANT.

Si je vous la pardonne! Elle fait mon bonheur.

D O L I G N I *pere.*

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur!

Mr. ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.  
 Sous le poids de sa faute il paroît abbatu.  
 Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en pro-  
 mettre.

Il n'oseroit paroître. Ah! daignez lui permettre  
 De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

Me. ARGANT.

Je ne puis.

M A R I A N N E.

Oserois-je, en faveur de mon frere,  
 Unir ma foible voix à celle de mon Pere!  
 Pour qui réservez-vous un généreux pardon?  
 Me refuserez-vous une premiere grace?

Me. ARGANT.

L'ingratitude la plus basse  
 Mérite un entier abandon.

*A Mr. Doligni.*

Appellez votre fils; qu'il vienne en diligence.

*Mr. Doligni va pour faire avancer son fils.*

Mr. ARGANT.

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance.

Et

Et que le châtimeut d'un si cher criminel  
Doit être passager & non pas éternel.

## S C E N E X.

*Mr. DOLIGNI pere, Mr. DOLIGNI fils,  
Mr. ARGANT, Me. ARGANT,  
MARIANNE.*

*Me. ARGANT à Mr. Doligni pere.*

**M**onsieur; voici ma fille & ma seule héritière.  
Je déshérite Argant; j'en prononce l'Arrêt:  
Ma fille occupera sa place toute entière.  
Je sçais que votre fils l'adore, & qu'il lui plaît.  
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse;  
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh! Madame, croyez le serment que j'en fais,  
S'il en coûte si cher à mon malheureux frere,  
J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colere,  
Que d'en accepter les bienfaits.

Me. ARGANT.

Hé, que veux-tu?

MARIANNE.

Sa grace. Elle sera la mienne.  
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

Me. ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MA-

MARIANNE.

Il m'aimera. Craignez l'effet de sa douleur,  
Et de son désespoir extrême.

Me. ARGANT.

Qui me garantira ce retour sûr lui même?

MARIANNE.

Sa faute & ses remords.

Me. ARGANT.

Tu m'imposes la loi.  
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple!  
Mais avant qu'un pardon plus ample  
Lui fasse partager ma tendresse avec toi,  
Je veux d'un œil sévère observer sa conduite.  
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduit.

*A Mr. Doligni fils.*

Vous, recevez ma fille & vivez avec nous :  
Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle ;  
C'est la condition que j'exige de vous.

Mr. DOLIGNI *fils.*

C'est rendre encor plus chere une union si belle

Mr. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.  
En aimant ses Enfans, c'est soi même qu'on aime.  
Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,  
Il faut s'en faire aimer de même.  
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême  
Qu'en partageant son ame également entr'eux.

F I N.







L'ECOLE  
 DES MERES.  
 COMEDIE  
 DE M. NIVELLE  
 DE LA CHAUSSE'E,  
 EN CINQ ACTES  
 EN VERS.



Vienne en Autriche,  
 chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la  
 Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLII,

